

A la gloire du crunch

Histoires de rencontres France-Angleterre dans le Tournoi



A la gloire du crunch

**Histoires de rencontres France-Angleterre
dans le Tournoi**

Par la redaction du journal sud ouest

Table des matières

Préface

1951 : Première à Twickenham

1962 : « Bala », 100% prêt pour Colombes

1972 : La magie des adieux à Colombes

1975 : Astre of Twickenham

1981 : Un essai de malice

1983 : Le deuxième record de « Patou »

1985 : Gratton ne sera jamais une star

1986 : Dubroca, un capitaine « aux pommes »

1987 : Le déjeuner sur Rolls Royce

1989 : Quand Villepreux conseillait les Anglais

1990 : Du vent dans les toiles

1995 : Ce n'est pas le bout du tunnel

1996 : Bébert et Wanda

1998 : Ibañez, capitaine depuis toujours

Années 2000 : Et au milieu du crunch, coule la Manche

2000 : « La créatine, pourquoi pas ? »

2001 : Maudite vidéo !

2003 : Pool-Jones, agent 007

2003 : Phénoménal Wilkinson !

2006 : Laporte au tableau blanc

2009 : Twickenham est éternel

2011 : Les 6 "crunch" d'Imanol

2012 : Philippe Saint-André : l'Angleterre et lui

2012 : Richard Pool-Jones : « On vous civilise »

Préface

Et si finalement le Crunch n'était qu'une invention perfide des Anglais pour nous donner l'éternelle impression de nous faire chocolat? C'est évidemment bien plus complexe que cela. Parce que le « Crunch », ce « moment crucial » qui fait toujours un bruit bizarre, est bien cette expression inventée par nos meilleurs ennemis d'outre-Manche pour désigner le summum qu'est toujours un Angleterre-France. Le combat des inventeurs de ce jeu face à leurs plus fidèles contradicteurs. Dans ce livre numérique, la rédaction de Sud Ouest offre une plongée unique dans ses archives sportives. Du "Crunch", il a souvent été question dans les colonnes de notre quotidien régional. Décennie après décennie, les envoyés spéciaux à Colombes, à Paris ou à Twickenham offrent un regard décalé sur l'évènement rugbyistique tant attendu chaque hiver lorsque revient le Tournoi, qu'il soit à V ou VI Nations. Il y est question de tempêtes (saisonnières), de tunnel (sous la Manche), de pique-nique (sur capot de Rolls), de femmes (une seule) mais aussi d'agents doubles (franco-britanniques), de mi-temps (surtout la troisième) et même de pommiers. Quel rapport, nous direz-vous? Le Crunch, ce match crucial qui fait et défait des équipes, des joueurs, des hommes, et porte la nation rugby par son intensité sans cesse renouvelée. Le Crunch donc, qui méritait bien que l'on publie tout un ouvrage à sa gloire. D'ailleurs Douglas Jerrold, journaliste et humoriste anglais, n'a besoin que d'un trait de génie pour tout résumer, sans nécessairement s'y connaître en ballons portés : « Entre la France et l'Angleterre, la meilleure chose est la Manche. » Et un bon vieux match de rugby.

Photo de couverture : Laurent Theillet.

Février 1951

Première à Twickenham

En 1951, le Quinze de France s'impose pour la première fois chez les Anglais. Comme on s'émancipe d'une tutelle pesante.

Il faut s'être égaré un jour dans les salons de l'East India Club, s'être imprégné de ce que les lieux dégagent de solennité surannée, pour imaginer combien la France encore rurale de l'après-guerre a pu se sentir gênée aux entournures face à l'International Rugby Board. L'East India club est donc un club de gentlemen situé près Saint-James Park à Londres. Il a accueilli les officiers de sa Majesté depuis le milieu du XIXème siècle et a servi de QG aux représentants des quatre nations fondatrices du rugby jusque dans les années 1990. Du fumoir à la salle de dîner, on y respecte des règles de savoir-vivre strictes.

Si l'on vous plante ce décor, c'est pour vous permettre d'imaginer le contexte de cet hiver 1951, où la France n'a pas totalement soldé ses dettes de guerre et sa mauvaise réputation. Londres a aidé De Gaulle mais a lutté contre Vichy. Quant au rugby français, son image est encore entachée par sa mise au ban de l'IRB pendant presque dix ans, pour avoir enfreint les codes de l'amateurisme.

Le vendredi 23 février 1951, les dirigeants de la fédération française sont conviés à dîner par leurs homologues anglais qui ne manquent pas de leur rappeler les bons et les mauvais usages. On reproche aux Français de flirter avec le

professionnalisme, on pointe le mauvais comportement des joueurs et du public. C'est une mise en demeure ni plus, ni moins. Celle qu'adresserait un proviseur à un élève dissipé.

Si les dirigeants de la FFR doivent ravalier leur orgueil et encaisser la leçon, les jeunes joueurs du Quinze de France n'ont pas envie de se faire bousculer. Dans les rangs de l'équipe qui, le lendemain, foule la pelouse du Temple, il y a de fortes personnalités. Comme le deuxième ligne Henri Foures, le numéro 8 et capitaine Guy Basquet, les troisièmes lignes aile Jean Prat et René Bienes, croix de guerre pour ses actions d'éclat lors de la campagne de France.

Après avoir battu l'Ecosse (14-12), puis s'être inclinés d'un point à Dublin (9-8), les Français dominent les Anglais. Et pourtant les sélectionneurs ont changé la composition de l'équipe dans le vestiaire, juste avant le coup d'envoi, remplaçant à l'ouverture Carabignac par Alvarez et à l'aile, Olive par Pomathios.

Mais ce chambardement de dernière minute, tellement français, soude Basquet et ses camarades. L'Agenais inscrit en force un premier essai, suivi d'un second signé Jean Prat qui ajoute une transformation et un drop. C'est le début de la légende du Lourdaïs auprès des Britanniques. Quatre ans plus tard, après un nouveau succès à Twickenham, les journalistes anglais le surnommeront « Monsieur Rugby ».

Mais pour cela, il fallait qu'il y ait une première fois. Ce fut donc ce 24 février 1951. Un jour d'émancipation, le début d'une reconnaissance. Le début seulement. Car la France a dû attendre 1978 pour devenir membre de l'International Board.

Arnaud David (28 janvier 2013)

« *Bala* », 100% prêt pour *Colombes*

Le « complot des médocastres » n'a pas altéré sa santé.

La semaine dernière, une nouvelle, venue de la capitale — comment la lumière ne nous viendrait-elle pas de Paris ? — annonçait que notre compatriote Pierre Albaladejo était fatigué, fiévreux, bref, pas trop « dans son assiette ». Cette nouvelle, à l'approche de France-Angleterre, secoua les salles de rédaction et nous-mêmes furent alertés : « Comment se fait-il que... vous ne savez pas que « Bala » est malade... »

Nous avons immédiatement rendu visite à notre aimable concitoyen et l'avons trouvé très frais et toujours souriant, en train de préparer la prochaine saison estivale dans son restaurant du bois de Boulogne (Dax); Pierrot, aidé de son aimable épouse, s'affairait dans les aménagements de son camping « les Chênes ». « Alors, Pierrot, ça ne va pas ? » Et notre ami nous répondit en souriant : « Je commence à me le demander. Je me prends le poulx, Je ne sais pas si Je ne suis pas malade! »

Rassurés sur le parfait état de sa santé, nous prenions congé.

LE MAL DE LA CAMPAGNE

Nous devions apprendre par la suite que les coups de téléphone de nombreuses rédactions avaient « fondu » sur le restaurant du bois de Boulogne. Certains confrères étaient même « descendus » jusqu'à Dax. L'un d'eux, que nous avons vu, nous précisait que cette information publiée par un confrère parisien était la suite d'une campagne amorcée voici déjà plusieurs semaines, qui voulait présenter dans l'équipe de France le triangle offensif Bouquet et les frères Boniface.

Comme on ne pouvait tout de même pas se passer de « Bala », qui avait assuré quelques victoires grâce à son coup de botte, on reléguait celui-ci à l'ultime défense. Cette soi-disant maladie venait appuyer, nous disait-on, le « ballon » lancé il y a quelque temps. Les grands spécialistes pensent beaucoup à l'attaque, mais ils semblent bien moins penser à procurer le ballon pour cette attaque. Ils auraient, nous semble-t-il, exercé beaucoup mieux leur talent en pensant à la réforme du pack qui ne nous procura pas tellement de balles contre l'Ecosse.

Heureusement, « Bala » conserve la tête froide car, par phénomène d'auto-suggestion, il pourrait se croire malade pour de bon.

UN FAMEUX COUP DE PIED « UP »

Le sélectionneur Guy Basquet, qui se trouvait dimanche à Bayonne, a pu constater, avant comme après la partie Aviron-Dax, que l'ouvreur international était très calme, pas du tout fébrile, qu'il avait conservé la tête froide, l'oeil clair et toute la sûreté de son coup de botte : il varia son jeu, utilisa son fameux coup de pied

« up... et je ne sais trop quoi », dont la terminologie nous est arrivée en droite ligne de Nouvelle-Zélande, mais qui est parfaitement connu dans notre région et s'apparente beaucoup à la famille des « coups de pied en chandelle » : « Bala » les réussit fort bien. Guy Basquet pourra rassurer les sélectionneurs sur l'état de santé de notre ouvrier.

Nullement affecté de la soi-disant maladie que lui ont découverte de soi-disant docteurs ès rugby, « Bala » est en parfaite condition pour se mesurer, samedi prochain, avec un certain M. Sharp.

Alex Cazalis (22 février 1962)

La magie des adieux à Colombes

Pour la fermeture du stade Olympique, les Français réalisent un festival offensif et infligent aux Anglais une défaite record.

Il y a dans l'histoire du rugby français des coïncidences miraculeuses. Le 26 février 1972, le stade de Colombes accueille le Quinze de France pour la dernière fois. Cela pourrait être un triste baisser de rideau pour cette enceinte vieillissante qui a accueilli les Jeux Olympiques de 1924. Jusque-là les Bleus ont en effet réalisé un tournoi des Cinq Nations médiocre.

Battue par l'Ecosse (20-9), dominée à Colombes par l'Irlande (14-9), l'équipe de France a été comme souvent largement remaniée sans véritable logique. « Même après une victoire, l'équipe pouvait être changée de moitié », se souvient Jean-Pierre Lux.

Face aux Irlandais, les sélectionneurs avaient composé une formation à ossature biterroise. Pour affronter les Anglais, ils ne conservent que cinq joueurs seulement qui ont participé à cette défaite.

Pour jouer au centre, ils ont fait appel à la paire dacquoise composée de Claude Dourthe et Jean-Pierre Lux. Dourthe doit renoncer et Jo Maso est appelé à le

remplacer. Entre Maso, Jean-Louis Bérot qui joue à l'ouverture, Pierre Villepreux à l'arrière qui fait ses adieux au public francilien, il y a des connivences, le même amour du jeu d'attaque. A la mêlée, Max Barrau corne un pack guidé par son grand copain Walter Spanghero. Son frère, Claude, compose en deuxième ligne un attelage redoutable avec Alain Estève, le géant biterrois.

Le tout ressemble à un patchwork singulier mais au sein de cette équipe disparate, l'alchimie se crée autour de l'envie « d'attaquer depuis le couloir des vestiaires. »

« On n'avait pas de stratégie précise, juste envie de jouer tous les ballons à la main et d'éviter de défier les Anglais dans l'axe », se rappelle Pierre Villepreux. En face il y a quelques joueurs excellents qui resteront dans l'histoire du Quinze de la Rose comme Andy Ripley, Chris Ralston, David Duckham, ou Mike Burton mais le collectif est faible et vole en éclats, dynamité par des Français opportunistes et inspirés.

Les Bleus inscrivent six essais dont deux par l'ailier bayonnais Bernard Duprat. Les 37 points infligés aux Anglais restent toujours un record. « C'était un très beau match, un grand moment rugbystique », affirme Pierre Villepreux. « J'ai d'ailleurs gardé le maillot de ce match que j'ai offert l'an passé à Louis Nicollin », raconte Jean-Pierre Lux.

La magie de cette journée particulière sera sans lendemain. Pour le dernier match de cette édition 1972, les Français s'inclinent à Cardiff (20-6). Le tournoi suivant se disputera au Parc des Princes.

Arnaud David (28 janvier 2013)

Astre of Twickenham

La France en état de grâce dans le temple de Twickenham La transfusion de sang à métamorphosé les vaincus du Parc



Les Anglais commirent beaucoup d'erreurs
et gaspillèrent de nombreux ballons

(De notre envoyé spécial
Joël Guéhenne)

Twickenham. — Finies les Anglaises... Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975. Les Français ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

(De notre envoyé spécial
Joël Guéhenne)

Twickenham. — Finies les Anglaises... Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

LE ROMAN DU TOURNOI II. - Astre of Twickenham !

LORENZO. — L'histoire du tournoi de rugby est une histoire de vaincus et de vainqueurs. Les Français ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

TÉLÉREPORTAGE

La simplicité est fille de l'efficacité

A QUINZE ANS, JEAN-PIERRE L'ÉVÊQUE, l'un des plus grands joueurs de l'équipe de France, a été vaincu par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Astres et Paris

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

La joie du capitaine : « Je suis comblé ! »

JOËL GUÉHENNE. — Dans une ville de France, les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Retour trop tardif de l'Irlande

JOËL GUÉHENNE. — Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Les joueurs de l'équipe de France ont été vaincus par les Anglais à Twickenham, le stade de rugby anglais, le 22 février 1975.

Lorsqu'on débarque pour la première fois à Londres en période de tournoi, on s'étonne de ne pas trouver une ville en transe, fébrile comme une préfecture de chez nous avant la finale du championnat de France.

Londres semble, au contraire, vivre dans l'ignorance de l'événement. Pas une ligne de rugby dans les journaux de jeudi occupés par le cricket, le golf et le squash. Il y a bien longtemps déjà qu'on a fini d'épiloguer sur la défaite de l'équipe anglaise à Dublin saisie à la gorge par les Irlandais. Ce n'était jamais qu'un revers sans commune mesure avec la catastrophe nationale que fut l'élimination de la Coupe du Monde de football par la Pologne, l'an passé, à Wembley.

La clientèle du rugby anglais n'a pas de ces excès. Elle affiche un flegme qui confine au détachement, ne serait-ce que pour se distinguer de l'exubérance galloise ou du débraillé français. Oh ! certes, ils seront soixante mille à Twickenham mais il n'est pas décent d'emboucher trop tôt les trompettes du jugement dernier.

Cette réserve enferme les préparatifs de la rencontre dans une sorte de clandestinité. L'équipe nationale anglaise s'entraîne sur une méchante pelouse de banlieue cernée de briques. Il pleut sur une vingtaine de garçons solitaires et encapuchonnés que harcèlent les aboiements répétés de leur entraîneur, Peter Burgess, une espèce de David Niven plébéien. Une poignée de spectateurs piétinent sous le déluge : probablement de la famille des joueurs.

Estève dans un tableau de maître !

Les Français ne suscitent pas plus de curiosité sur le terrain royal de Windsor. Les mêmes bruines déposent une mousseline grise sur leurs épaules et estompent au

loin les donjons crénelés du château comme dans une aquarelle humide de Turner. Pour le coup, Estève s'ébroue dans un tableau de maître!

Le match des anciens internationaux français contre leurs vieux -trop vieux- adversaires anglais, qui se joue entre Richmond et Twickenham, est enveloppé du même anonymat. Jacky Bouquet pousse devant lui une bedaine de sénateur, mais le geste est resté superbe. Rupert passe à Camberabero, qui ouvre côté fermé pour Rancoule. Ça ne nous rajeunit pas. Il émane de cet étrange match au ralenti un sentiment poignant de mélancolie. Et la pluie, inlassablement, dégouline sur la vieille Angleterre. Pour secouer cette léthargie trop bien élevée, Peter Burgess fait un appel sans précédent : « Il faut chanter Land of Hope and Glory. Pour gagner, nous avons besoin de supporters. Qu'ils prouvent qu'ils sont Anglais. »

Ce n'est pas l'avis de tout le monde. Sous ce climat réfrigérant, il n'est pas si commode, au fond, de se comporter en supporter français. Quelques patrouilles grégaires et enrubannées s'y exercent pourtant. Isolément, près des gares, dans les couloirs du métro, à Piccadilly. On rencontre de la part des Anglais une réprobation muette mais terrible. Ce peuple excelle à décourager toute tentative de rapprochement un tant soit peu extravagante.

Samedi, enfin, la presse sort l'événement de Londres : « La fin du désespoir pour l'Angleterre. » Mais peu de choses sur les Français; il est vrai qu'il en a été abondamment question dans le reportage sans aménité du « Sunday Times » titré : « Le rugby professionnel en France. »

C'est à pied, depuis Richmond, et le matin qu'il faut descendre vers Twickenham, en se ménageant quelques haltes dans les pubs qui jalonnent cet itinéraire

banlieusard. Un peu partout, de petits stades offrent, comme des bouquets, des mêlées spontanées qui se forment dans l'abandon de terrains à demi inondés. La Tamise lèche les crampons de ces pratiquants anonymes.

UNE PRAIRIE DE L'ETERNEL

Voici Twickenham, vide encore. Un hangar de tôle vert bouteille, le plus grand hangar du monde. Il entoure un rêve de pelouse, une perfection de gazon, souple et tendre, comme les prairies de l'Eternel.

Un pied d'ecclésiastique l'effleure : c'est l'abbé Pistre qui glisse. Et tout en haut, dans les tribunes désertes, André Boniface, esseulé, rêve. On ne sait quelles ombres peuvent lui tenir compagnie en cet instant. Ou plutôt, on croit deviner que ce lieu sévère et noble n'est jamais tout à fait inhabité, et que la grande voix des combattants qui sont passés par là doit être perceptible à un membre du clan revenu en visiteur.

Dans le parking -dont l'herbe est plus douce que celle du Parc des Princes- les coffres de Bentley, de Jaguar et de Rover s'ouvrent. Des nappes amidonnées de frais font des taches claires sur la pelouse. La gentry londonienne, mayfair en goguette, piquenique, défaisant des paniers d'osier, des malles de cuir, des thermos de porcelaine délicate.

Tout un peuple de gentlemen en tweed, ultimes ressortissants du glorieux empire colonial, contemple, en grignotant, et avec un dédain suprême, des bandes de supporters français braillards (si je puis risquer ce pléonasme). Comme on dévisage les curiosités barbares du British Muséum. Nos pitoyables conquérants semblent

faire campagne pour achever de décider les Anglais à sortir du Marché commun. Sous les tribunes, l'ingéniosité britannique a déposé une multitude de pubs. Feu Bill Ramsey prétendait qu'il s'y buvait en un seul match plus de bière qu'à Wembley en une saison de football.

LA MAGIE DE TWICKENHAM

A dix minutes du coup d'envoi, répondant à l'appel de Peter Burgess, la foule entonne le magnifique « Land of hope and glory ». Twickenham n'est plus maintenant que quatre hautes falaises humaines qui prennent difficilement le jour à leur sommet. Il semble qu'elles s'inclinent légèrement vers le terrain où elles répercutent de profondes vagues sonores. Et lorsque le God save the Queen monte à l'intérieur de ce cratère comme une lave lente, tout prévenu qu'on se veuille, la gorge se noue. Il y a là quelques minutes oppressantes. La magie de Twickenham opère et soixante ans de rugby vous pénètrent jusqu'à la moelle.

Ce sera du reste un match émouvant, sinon un match techniquement beau. Un duel farouche entre deux équipes en proie aux démons du doute et des défaites successives, luttant comme des morts de faim pour obtenir leur rachat. Un combat intense, féroce et fou, qui a laissé quelquefois soixante mille spectateurs sans voix et, l'instant d'après, faisait chavirer le vieux stade dans une clameur qui s'élevait très haut, là-bas au-dessus des poteaux, vers le ciel, responsable de tout ça.

Les cinq premières minutes, lancées sur un rythme effréné, laissent sans respiration jusqu'à cet essai, bizarre et biterrois, où Estève debout, par Vaquerin interposé, donne au jeune Guilbert ce présent des dieux : un essai entre les poteaux de Twickenham. Quel bonheur ! Taffary saute de joie, Quelques minutes plus tard,

petite fusée noire et véloce, Taffary perce, redresse légèrement sa course, jette un coup d'oeil à son ailier, cadre admirablement Rossborough et, dans les vingt-deux mètres, sert Gourdon qui marque. Dans la tribune de presse, un journaliste, qui fut surtout un des meilleurs centres gallois, Bledinn Williams, écarquille les yeux ; « Your new full back Is very good. »

On connaît la suite : ce long va-et-vient, après ces assauts désespérés des Anglais, se présente sur le rempart défensif français. Au moment où le soir tombe sur Twickenham redevenu silencieux, on ne peut se déprendre d'un sentiment de peine à l'égard de cette équipe anglaise, victime d'elle-même. Gavée de balles par ses regroupements en mêlée ouverte, où elle domina les Français, elle a tout gâché ensuite. Par précipitation, aveuglement, affolement. Les braves avants anglais ne cessaient de gagner un terrain aussitôt perdu. Ce n'était pas tout de mettre la rose au poing et de charger, comme on l'a vu en fin de match, tête baissée, encore fallait-il quelqu'un pour mettre un peu d'ordre dans ce furieux brouillon.

De la fureur, la France en possédait aussi. Résumée dans l'activité inlassable du petit Jean-Pierre Rives, modèle de numéro six, qu'on se propose, ici, de surnommer « Golden Arrow » (« la Flèche d'or »), par référence à ce célèbre rapide qui, comme Rives, ne fait jamais le voyage en Angleterre pour rien.

UN JUSTE SYMBOLE

Et parmi les images lumineuses que nous garderons de ce match, celle de Richard Astre éclipse les autres : voilà l'homme qui faisait défaut à l'équipe de France. On aurait dû se rendre compte plus tôt qu'un seul astre vous manque et tout est dépeuplé...

Au coup de sifflet final, Richard Astre serra contre lui le ballon qui, par un juste symbole, était resté en sa possession; le tendit vers le ciel et l'embrassa. Puis, dans la lumière grise de Twickenham, il se mit à pleurer sans s'en rendre compte. On en vint à ses supporters, qui vinrent alors le bousculer, au lieu de le laisser seul à son bonheur au milieu de la pelouse.

Il y était chez lui, en ayant pris l'exacte mesure pendant quatre-vingts minutes. Le torse maigre et droit, le cou tendu et l'oeil d'une étonnante sérénité, dans un visage couleur de cire. Astre qui, jusqu'à l'instant de jouer, enfouissait son anGINE sous des écharpes, a pris, dès la première seconde du match, un ascendant définitif sur l'équipe de France, dont, paraît-il, le capitaine s'appellerait Claude Dourthe. Celui-ci peut toujours coudre des galons sur sa manchette (sa spécialité), c'est Astre qui restera comme le maître à jouer de cette équipe, la même, à peu de chose près, qui ne cessait de perdre.

Mais voilà qu'un joueur intelligent survient : il distribue avec lucidité, il joue à l'endroit, bref, il fait le meilleur usage possible des rares balles gagnées, et tout change. Personnellement, à l'origine de deux, voire de trois des quatre essais, Astre entre dans l'histoire du rugby français : il aura galvanisé l'équipe qui a marqué en tournoi le plus grand nombre de points ici depuis 1906 !

Il est révélateur tout de même que ce soit à la faveur d'un remplacement... mais il est plaisant que ce sacre ait eu lieu par un bel après-midi de rugby à Twickenham.

Pierre Veilletet (2 février 1975)

Un essai de malice

Angleterre – France, 21 mars 1981. C’est le quatrième et dernier match du tournoi.

Vainqueur des trois premiers matches, la France vise le grand chelem. Une performance réalisée justement l’année précédente par son adversaire du jour. Le Quinze de la rose commandé par Billy Beaumont peut encore gagner le tournoi à condition de battre la France. Le combat est terrible mais Rives et les siens ne lâchent rien.

Et puis, à la vingt quatrième minute, se produit un événement impossible aujourd’hui en raison des moyens techniques dont disposent les arbitres. Alors qu’un Anglais vient de dégager en touche, Pierre Berbizier s’empare du ballon, effectue aussitôt une remise en jeu, déclenchant une action qui aboutit à l’essai de Pierre Lacans que M. Hosie valide. A tort.

L’arbitre écossais n’a pas vu que Pierre Berbizier a pris la balle dans les mains d’un petit ramasseur. Le ballon botté par le joueur anglais est à ce moment là dans les tribunes. Par conséquent le joueur français n’avait pas le droit de jouer la touche aussi vite. Ce jour-là, la France l’emporte de quatre points, la valeur d’un essai (16-12).

Le deuxième record de « Patou »



RUGBY : Tournoi des Cinq Nations 1983

Lund 17 janvier 1983

Trois essais tricolores à Twickenham



TROIS ESSAIS FRANÇAIS, samedi à Twickenham. Le premier essai d'une percée de Laurent Bargas, le troisième essai de Philippe Sella. Le deuxième essai de Philippe Sella. Les joueurs français (à gauche) et les joueurs gallois (à droite) se disputent la possession du ballon.

La France riche d'un rêve de grandeur

FRANCE BAT ANGLETERRE 16-10 (10-10-0-0).
Twickenham, samedi 16 janvier 1983. Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Angleterre. — Les 3 essais : 1. à 10 minutes du jeu, un essai de David Howell. 2. à 15 minutes du jeu, un essai de David Howell. 3. à 20 minutes du jeu, un essai de David Howell. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

France. — Les 3 essais : 1. à 10 minutes du jeu, un essai de Laurent Bargas. 2. à 15 minutes du jeu, un essai de Laurent Bargas. 3. à 20 minutes du jeu, un essai de Laurent Bargas. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Les autres. — Les 3 essais : 1. à 10 minutes du jeu, un essai de Laurent Bargas. 2. à 15 minutes du jeu, un essai de Laurent Bargas. 3. à 20 minutes du jeu, un essai de Laurent Bargas. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

(De notre envoyé spécial Jean Denis.)

L'ONDRE. — Twickenham, samedi 16 janvier 1983. Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

La sortie de Colclough. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

L'homme du match. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Le deuxième record de « Patou ». — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Maurice Colclough : Saison terminée

A FINE D'UNE SÉRIE DE TROIS MATCHS, le joueur de l'équipe de France Maurice Colclough a annoncé la fin de sa saison. Il a déclaré qu'il ne jouerait plus cette année.

La sortie de Colclough. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

L'homme du match. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Le deuxième record de « Patou ». — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Pas de rugby, dimanche, pour Rives

PRIS par une occasion de se qualifier pour la Coupe de France, les joueurs de l'équipe de France ont décidé de ne pas jouer dimanche.

La présence de Bill Beaumont. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

L'invitation à Guy Basset. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Les autres. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Ils ont dit

Sella. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Bourgeois. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Desbats. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Condom. — Les Français ont battu les Anglais par 16 à 10. Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0). Les Français ont marqué 3 essais (16-0) et les Anglais 2 (10-0).

Robert Paparemborde disputait samedi, à Twickenham, son cinquante-deuxième match en équipe de France. Il est, depuis le deuxième test contre l'Argentine, le pilier le plus capé de l'histoire du rugby tricolore.

Le désormais fameux « Patou » vient d'ajouter un nouveau record à son palmarès : celui des essais marqués par un pilier. En franchissant, ballon en mains, la ligne de but anglaise à la 53ème minute, Robert Paparemborde a inscrit son huitième essai, dépassant Amédée Domenech, avec qui il était à égalité. Le voici entré dans l'histoire. Il lui reste encore trois matches pour peaufiner son image de marque...

Celle-ci n'a sans doute jamais été aussi bonne. Pour avoir feuilleté la presse anglaise avant la rencontre, nous pouvons affirmer que « Patou » est présenté comme une sorte de phénix des fauteuils d'orchestre. L'intéressé explique cette considération ainsi : « En Angleterre, le poste de pilier est l'un des plus prestigieux. Les Britanniques lui accordent beaucoup plus d'importance que nous. En outre, j'ai souvent réussi de bons matches contre les Anglais ».

C'est vrai que « Patou » est un spectacle à lui seul. Il tord son vis-à-vis, l'épuise par ses contorsions, le force à le suivre dans ses déhanchements aussi minutieux que les mouvements d'un ballet. Un ballet peut-être hermétique à l'oeil du profane, mais déterminant pour le comportement de la mêlée. Demandez donc à l'Anglais Smart s'il avait envie de danser le soir même !

Et pourtant, vu de près, Robert Paparemborde n'offre guère la physionomie cauchemardesque qui est souvent le propre des piliers. Ses surnoms de « Papa » ou « Patou » (pour les Béarnais) évoquent la bonhomie et inspirent l'affection.

En France, on aime bien les « bons gros », surtout lorsqu'ils arborent des épaules tombantes comme pour mieux faire glisser les misères du monde. Mais « Papa » n'est ni pataud ni paterne. C'est un passionné caché qui, de son propre aveu, adore toujours autant jouer au rugby à 34 ans et huit saisons internationales. Peut-être savoure-t-il aussi discrètement une petite revanche. N'avait-il pas été évincé, l'an passé, en début de Tournoi, avant d'être rappelé pour le dernier match contre l'Irlande, avec les « anciens » ? Mais « Patou » a tiré la leçon des événements : « C'est décidé, ce Tournoi est mon dernier. Il faut savoir se retirer de son propre chef avant qu'on ne vous pousse vers la sortie. Je me prépare à cette idée, mais ce sera dur ». Voilà au moins de quoi consoler les Anglais !

HOMMAGE À CONDOM ET ORSO

Qu'on ne s'y trompe pas, Robert Paparemborde était content samedi, mais il ne triomphait guère. L'affaire avait été rude : « Honnêtement, je ne m'attendais pas à une telle opposition en mêlée. Je tire un grand coup de chapeau aux deux jeunes, Jean Condom et Jean-Chartes Orso. Ils ont pris une grande part dans notre réussite. J'en suis très heureux pour eux. Ils le méritaient d'autant plus que beaucoup se posaient des questions sur leur compte. Ils ont mérité la confiance que nous leur avons donnée ». Un hommage qui ira droit au coeur des intéressés. C'est seulement ensuite que « Patou » commente sa propre production. Il évoque d'abord son essai, le deuxième marqué aux Anglais dans sa carrière ; « C'est une combinaison très classique. Jean-Luc Joinel saute en fond de touche et je viens au relais avec tout le monde au cul. La plupart de mes essais internationaux ont été marqués de cette manière. En fait, il s'agit d'une affaire collective ».

Reste la mêlée et ses arcanes. « Papa » admet : Tant que « Dospi n'a pas pu régler son problème personnel avec Pearce (d'ailleurs excellent), nous n'avons pas pu manoeuvrer comme nous le voulions. En revanche, je n'ai pas connu beaucoup de difficultés avec Smart. Sauf qu'il m'a joué un tour à sa façon. Il s'est écroulé et l'arbitre est tombé dans le panneau puisqu'il m'a fait signe que je l'avais fait tomber en avant. En partant vers son camp, Smart se marrait comme un tordu. Heureusement, Hare a manqué la pénalité ». « Patou » saura s'en souvenir pour le prochain match contre l'Ecosse, elle aussi réputée pour ses piliers roublards : « Attention, pas facile ce match. Je suis surpris de la défaite des Ecossais chez eux. Méfiance, méfiance ». Lorsqu'on évoque avec lui « l'après Paparemborde », il s'écrie : « Eh là ! il reste encore trois matches à disputer ! » Puis, après réflexion : « Nous ne sommes guère démunis de piliers en France. Pour me succéder, j'en vois deux : le Bayonnais Garat et le Biarrot Ondarts. On me parle souvent du Boucalais Yanci, mais j'avoue que je ne le connais pas ».

L'avenir dira qui prendra cette lourde succession. Mais l'heureux élu aura fort à faire pour éclipser ce joueur d'exception.

Hervé Mathurin (17 janvier 1983)

« Je ne me rends pas bien compte encore que j'ai joué à Twickenham ». Jacques Gratton, 27 ans, troisième ligne aile de l'équipe de France, sourit comme un enfant. « A vrai dire, je n'y avais jamais pensé. C'est lundi dernier seulement que j'y ai vraiment cru. Avant, il y avait les Gallois et le match repoussé. Puis on a appris que l'équipe sélectionnée était reconduite en bloc. C'est venu brusquement ».

Jacques Gratton veut retenir son rêve. Il revoit son après-midi par bribes. « C'est passé très vite. Le car. Londres que l'on traverse. La banlieue. Et tout d'un coup, Twickenham avec ses grandes tribunes démodées. J'ai vu en coup de vent les Rolls et le pique-nique à côté du stade. Puis, le terrain. Nous étions en tenue de ville. Un supporter, en me voyant, s'est mis à hurler : « Allez Lacans, allez Béziers ». Ça m'a remonté. Je suis devenu blanc. Encore plus décidé à me vider pour prouver de quoi j'étais capable. Et voilà ». Un sourire encore, comme pour s'excuser. L'entrée sur le terrain. « Je pensais très fort à ma femme. Sans elle, sans sa compréhension, je n'aurais jamais joué ici. Pour être bien sur une pelouse, on doit être bien chez soi ».

Des tribunes, on a beaucoup vu Jacques Gratton, dents serrées, qui plaquait de l'Anglais, s'enfonçait dans les regroupements, extrayant des balles brillantes. Ce grand jeune homme avait, samedi dernier, une âme d'acier. Le soir, Jean-Pierre Rives confirma l'impression. « Il a été parfait dans son rôle ».

« Dans cette compétition, mon gabarit n'est pas exceptionnel (1,87 m, 91 kg). Mais j'aime plaquer. On me sélectionne pour faire tomber, pas pour jouer à côté du pack.

Je me suis appliqué à remplir le contrat. Au début du match, deux ou trois fois, je suis monté un peu trop en pointe. Je me suis efforcé ensuite de rester un peu plus en retrait. Mon seul souci était de prendre l'adversaire chez lui, le tourner pour qu'on lui arrache les balles. Ensuite, je dois me tenir en soutien offensif. Il est vrai que je n'en ai pas eu beaucoup l'occasion. J'étais assez occupé à récupérer les balles. Dans ce genre de match, il n'est pas conseillé de jouer les mêlées ouvertes debout. Si on veut le ballon, il faut plonger pour aller le chercher ». A cette heure de la nuit, maintenant que l'exaltation du match est tombée, vient le temps des courbatures et celui des souvenirs. Un hématome bleuit son front. Il tire la jambe.

« Ce sont des bobos. Demain, ce sera passé. Physiquement, ils ne m'ont pas impressionné. Leur ténacité m'a surpris... leurs tricheries perpétuelles aussi. Cooke s'est appuyé sur moi chaque fois qu'il sautait et me tirait par le maillot ».

Rodriguez, à côté, intervient : « En championnat, il y a une bagarre générale au bout de cinq minutes ». Pensif. « Je ne sais pas si on n'aurait pas dû... ». Gratton rit franchement. Puis, sérieux. « En fait, c'est un résultat qui laisse amer. Si, avant le match, on nous avait annoncé le score, nous signions tous les yeux fermés. Mais pas après ces quatre-vingts minutes. On devait gagner. Peut-être n'avons-nous pas su nous dégager du combat imposé. Il nous aurait fallu plus de maîtrise ». Jacques Gratton a abandonné toute réserve. Il s'anime sitôt qu'il parle tactique. Sous une apparente timidité, on devine un gagnant à l'esprit clair. « Le résultat n'est pas injuste.

Les Anglais on bien joué ». Il hésite. « Plutôt bizarre comme dénouement ».

« Et la dernière pénalité ? ». Une grimace. « Je ne comprends pas. Mêlée ouverte. Le ballon sort. Je ne suis pas hors jeu. Je plaque Arding. Je lève la tête, je vois l'arbitre qui me désigne».

Tout est dit.

L'après-midi de Jacques Gratton est terminé. Aujourd'hui, il va retrouver ses élèves en cours d'éducation physique. « Uniquement des filles. Plutôt sympa.» « Elles vous demandent des autographes ? ».« Parfois. Mais je n'aime pas. Je ne suis pas Johnny Hallyday. Je ne serai jamais une star ». Dans une autre pièce de l'hôtel Hilton, Rob Andrew, demi d'ouverture de Cambridge, et nouvelle vedette de l'équipe d'Angleterre, tient exactement les mêmes propos. « Les stars, on ne les voit qu'à la télévision. Pas sur un terrain ».

Curieuse coïncidence.

Yves Harté (04 février 1985)

Dubroca : un capitaine

« aux pommes »

Daniel Dubroca était en janvier un capitaine-talonneur contesté. En mars, il fait pratiquement l'unanimité. Il a préparé France-Angleterre chez lui, parmi ses pommiers. C'est là que nous l'avons rencontré.

Pour aller au boulot, Daniel Dubroca n'a qu'à traverser la route. Des fenêtres de sa maison, il peut surveiller l'évolution de son verger, où cohabitent en toute harmonie trois espèces de pommiers. La Garonne coule un peu plus loin, l'air sent déjà le printemps, les arbres vont bientôt fleurir. Au coeur de ce grand silence, dans cet environnement bucolique à faire baver d'envie un écolo parisien, Daniel Dubroca songe à France-Angleterre...

L'arboriculture, ce n'est pas l'enfer. Mais ce n'est pas non plus le paradis pour un joueur de rugby international, qui répond aux critères du sportif de haut niveau.

La journée de Dubroca ? Lever à 6h30, au travail une heure plus tard, jusqu'à midi, pause jusqu'à 14 heures, clôture vers 18 h 30, sauf les jours d'entraînement, puisque les séances du S.U. Agen commencent à 16h30.

FAMILLE, JE VOUS AIME

Du lundi au dimanche, le rugby, les arbres et la famille se partagent à grand peine une existence qui a pris un tour imprévu au début de l'année 1986. D'habitude, en janvier-février, Daniel Dubroca était plutôt disponible pour une opération délicate, la taille. Quand venait la période du traitement anti-maladie des arbres en mars, puis celle de « l'éclaircissage » en mai (opération consistant à enlever les fruits superflus), les préoccupations sportives de Daniel ne dépassaient pas la quarantaine de kilomètres le séparant du stade Armandie. Le printemps du rugby agenais coïncidait avec la floraison de ses pommiers, selon un cycle naturel et prévisible.

Cette année, il n'y a plus de saison, tout est décalé. Heureusement, le beau-père et le beau-frère travaillent pour trois : « C'est pour eux que je dois absolument réussir », dit le capitaine du Quinze de France. Daniel Dubroca est un enfant de la terre. Il la travaille à temps plein depuis l'âge de 15 ans, lorsqu'il quitta, le coeur léger, le collège de Casseneuil, près de Villeneuve-sur-Lot, pour aider ses parents maraîchers à Aiguillon, sa ville natale. Son grand-père d'Hagetmau, son père d'Aiguillon et sa mère d'origine italienne, tous ont de la boue à leurs souliers. Epousant l'évolution de la société française, les joueurs de rugby sont de moins en moins issus de la ferme. Daniel Dubroca est, avec Jean Condom et Philippe Sella (ceux-ci par leurs parents) le seul représentant du milieu agricole en équipe de France, où le secteur tertiaire se taille la part du lion. Est-ce un hasard si les deux Agenais et le Boucalais ne sont pas des clients assidus du médecin ? « Mise à part une fracture de la mâchoire en 1979, je n'ai jamais eu de pépins », dit « Dubroc » en touchant du bois. Quand les autres s'entraînent en survêtement, lui trotte volontiers en short et en manches courtes. Mais gardons-nous des images simplificatrices.

Ce paysan au sourire charmeur porte le smoking avec distinction. Ce rustique débonnaire et un tantinet méfiant s'exprime sans embarras, en partant simplement du principe que les discours les plus brefs sont les plus appréciés : « J'aime les paysans, ils ne sont pas assez savants pour raisonner de travers », disait Montesquieu.

PAS MARIÉ AVEC LA TERRE

Enfin, ce terrien de bon sens vit avec son temps : le temps qu'il fait (pour les arbres) et le temps qui passe (pour le rugby). Il ne méprise ni le sponsoring ni les possibilités de promotion sociale : « Je ne suis pas marié avec la terre. Si un jour on me propose un boulot intéressant, pourquoi refuserai-je ? Dans notre profession, un coup dur peut arriver à tout moment. On n'est jamais sûr du lendemain. La sécurité de l'emploi, c'est tentant ». Daniel Dubroca sait que le temps lui est compté. Après France-Roumanie le 15 avril, il ne sera peut-être plus le capitaine du Quinze de France. Cet intérimaire de luxe peut déjà présenter un bilan.

RANCUNE

Le match de Murrayfield d'abord, où la France a sans doute laissé échapper le Grand Chelem, et où Dubroca fit preuve d'une nervosité inhabituelle : « Il faut me comprendre. Il y avait eu tellement de réserves à mon sujet que j'ai voulu trop prouver. Je pense être costaud nerveusement, mais là, j'avais de la rancune. J'ai dû dormir à peine trois heures la veille du match. Je croyais naïvement avoir assez attendu ma chance pour être à l'abri des réticences ». France-Irlande ensuite, l'essai aux vingt-huit passes et la révélation d'un grand talonneur : « Moi, ce que je garderai de ce match, c'est l'entraînement du jeudi d'avant. Nous en avons bavé en mêlée, et cela a

provoqué une prise de conscience. Les remplaçants ont joué le jeu, rien à dire, mais nous étions morts de trouille. Heureusement, la première mêlée nous a sécurisés ».

Le match contre les Gallois est passé comme un éclair. Dubroca pense maintenant à l'Angleterre, la dernière équipe à avoir gagné à Paris en 1982, d'une manière écrasante : « Je le sais, j'en étais, et je m'en souviens comme si c'était hier. Smart-Wheeler-Blakeway d'un côté, Wolff-Dintrans-Dubroca de l'autre. Ce match a longtemps hanté mes nuits. Très mauvais souvenir... ».

LES CONSEILS DE BÉNÉ

Il nous étonnerait fort que l'équipe de France connaisse samedi une déroute comparable, même si le pack anglais apparaît redoutable : beaucoup de gens sont étonnés que je me sois aussi vite acclimaté au talonnage, explique Daniel. C'est vrai que René Bénésis m'a donné de bons conseils : « Tu as joué cinq ans avec moi, tu dois avoir pigé le truc », m'a-t-il dit. Mais le fond du problème, c'est que nous avons une bonne mêlée. Voilà la raison de ma bonne adaptation, et voilà pourquoi je suis confiant avant le match de samedi ».

Dubroca talonneur ou pilier droit, capitaine ou réserviste ? L'arboriculteur de Sainte-Bazille aura besoin du silence de ses vergers lorsque la question reviendra — fatalement — sur le tapis. Mais cette fois, les réticences ne se porteront peut être pas sur lui...

Hervé Mathurin (12 mars 1986)

Le déjeuner sur Rolls Royce

C'est la tradition avant les matches à Twickenham : on pique-nique sur les capots des belles limousines.

Les gens de Gabarret, de Gruissan et d'Ussel se gargarisent de troisièmes mi-temps encensées comme le nec plus ultra de la France sportive en java. Qui engloutit des décalitres de bière, parle fort et pousse la chansonnette grasse passe très vite pour l'héritier naturel de Rabelais et prend le reste du monde pour un ramassis de Béotiens.

Ils seraient bien inspirés, les amateurs de nuits brailardes et de tocsin dans les crânes, de s'offrir une virée à Twickenham quand le XV de la Rose accueille ses invités du Tournoi. Ici, avec le rugby, ont été inventés la première mi-temps et le déjeuner sur Rolls. A une demi-heure de Londres et à deux heures du coup d'envoi, sur d'immenses étendues de pelouses, la tradition aligne, de la Bentley de maître au bus à étage, tout ce qui roule à l'essence, au super, au fuel et à gauche sur les routes de l'île.

Rangs serrés et ordre parfait pour un gigantesque détournement d'emploi. La Rolls rutilante du lord, comme la familiale importée du continent, est transformée en restaurant de plein vent, guinguette de week-end, auberge à la fortune du rugby. Coffres garde-manger bourrés de salades, de rôtis, de cakes et de confitures; capots tables sur lesquels Madame dispose la nappe fleurie, habitacles à l'intérieur

desquels Monsieur sable le Champagne à l'apéritif, les supporters de la Rose n'ont roulé carrosse que pour se mettre à table.

Ils sont dix mille, peut-être vingt mille lorsque midi sonne à Big Ben. Avec des raffinements subtils et des élégances gourmandes, ils se préparent à une fête unique. Une kermesse que des hommes à la Rolls ont inventée il y a des dizaines d'années pour des clubs fermés et que l'Angleterre toute entière partage aujourd'hui dans l'atmosphère qui présida peut-être aux premiers congés payés d'avant-guerre.

Bordeaux, bourgogne, vins d'Alsace, foies gras, charcuteries, tout ce que le vieux continent propose aux palais de l'Angleterre en vacances à la belle saison est exposé ici pour un pique-nique gargantuesque. Gagnés par l'exemple, quelques Français ont adopté la tradition avec enthousiasme. Le journaliste Patrick Thillet a loué une Rolls avec chauffeur. Norbert, le patron de l'Auberge de l'Armagnac, à Eauze, vice-président de l'Amicale des supporters et fidèle du Tournoi depuis vingt-six ans, a rempli ses paniers : trois kilos de foie gras, douze confits, un poulet, des saucissons et des boudins de campagne, de l'armagnac. Francis Delteral a apporté le vin. Pas n'importe lequel. Du rausan segla.

Avec leurs invités, d'autres journalistes de la presse française, ils préparent, à l'heure anglaise, un match de rugby typiquement britannique. La faim de rugby n'a jamais coupé l'appétit de personne, pas plus de ce côté de la Manche que de l'autre. Mais, ici, l'on sacrifie à la tradition avec une dignité et des délicatesses qui laisseraient pantois les gens de Gabarret, de Gruissan et d'Ussel.

(23 février 1987)

1989

Quand Villepreux conseillait les Anglais

En décrochant son téléphone pour appeler Pierre Villepreux, Don Rutherford, directeur technique national de la Fédération anglaise, n'imaginait pas qu'il allait déclencher en France la plus belle polémique rugbystique de l'année 1989.

L'appel était une invitation à l'adresse du technicien français pour qu'il intervienne pendant trois jours auprès du Quinze de la Rose lors d'un stage de préparation du Tournoi des Cinq-Nations prévu au Portugal. Ne voyant aucune malignité dans cette invitation, celui qui était alors entraîneur du Stade Toulousain avec Jean-Claude Skrela accepta. « Pour moi, cela relevait d'une certaine logique, explique-t-il. J'étais déjà allé en Angleterre, à la demande de la Fédération, pour participer à la formation de leurs entraîneurs. Ce qui les intéressait à ce moment-là, c'était la façon dont jouait le Stade Toulousain. Ils se disaient que si on ne jouait pas comme eux, c'était parce qu'on ne s'entraînait pas comme eux, et ils voulaient connaître le contenu de nos entraînements. En tant qu'enseignant, il me paraissait normal de répondre favorablement à cette sollicitation. »

Sollicitation qui se multiplia, puisque, pendant le Tournoi, Pierre Villepreux se rendit chaque mardi auprès du Quinze d'Angleterre pour dispenser son savoir.

Jacques Fouroux, qui était le patron de l'équipe de France et qui, il faut bien le dire, n'aimait guère Villepreux, fut un des premiers à crier à la trahison. La Fédération, présidée par Albert Ferrasse, et une partie de l'opinion rugbystique lui emboîtèrent le pas, déclenchant du coup une polémique dont les médias firent leurs choux gras.

« Je n'ai pas compris ces accusations », avoue encore aujourd'hui Pierre Villepreux. « Il y a eu une très mauvaise interprétation de mon intervention. Je n'allais pas entraîner l'Angleterre, j'allais seulement dispenser une formation. Cela a accentué la querelle qui existait déjà avec le Stade Toulousain, dont le discours n'était effectivement pas le même que celui qui existait en équipe de France. La cassure s'est encore intensifiée avec cette histoire. J'avoue que je l'ai mal vécu. Je me suis senti exclu. C'était d'autant plus difficile que l'on ne m'a pas donné l'occasion de m'expliquer. »

Cela n'a pas empêché la même fédération d'appeler Pierre Villepreux comme entraîneur du Quinze tricolore en 1996 aux côtés de son vieux compère Jean-Claude Skrela. En trois ans, les deux hommes ont empoché deux grands chelems et sont allés en finale de Coupe du monde, ce qui constitue un palmarès jamais égalé à ce jour.

Pour être pratiqué ou suivi par de robustes individus ignorant en général les « angoisses du moi », le rugby peut souffrir de temps en temps des problèmes du toit.

On en verra une nouvelle preuve dans le fait que le chapiteau du village de toile installé à l'hippodrome d'Auteuil pour accueillir les invités de la FFR ait été pris dans la même tempête que la toiture de la cathédrale de Chartres. Par des coïncidences de cet acabit se vérifient autant la dimension historique des avatars du XV de France que les difficultés de la restauration de plein air.

A l'ordinaire, les brigades s'emploient à éviter que les petites cuillers ne disparaissent. Cette fois-ci, il fallait même empêcher les cochons de lait de s'envoler pour atterrir sur la figure d'une personnalité, à l'image d'un sanglier envoyé par Obélix sur la tête d'un légionnaire romain.

Dans l'exode qui a suivi la fantastique poussée d'Eole, les privilégiés qui avaient reçu un carton de telle ou telle société soucieuse de bien les traiter en tant que clients ou fournisseurs se félicitaient d'avoir pu boire un petit coup de rouge ou avalé une demi-cuisse de poulet. Mais rien de roboratif au demeurant, puisque les buffets disparurent bien avant les desserts... Les Anglais furent, dans ce contexte, une fois de plus pragmatiques. L'enseigne lumineuse d'un Euromarché tout proche du parc des Princes les aimanta. Elle parlait sans doute à leur estomac vide le langage d'un commerce communautaire qui a le mérite de garnir en abondance les rayons des grandes surfaces de bières pour tous gosiers.

Ceux qui avaient mis le cap sur le Café des deux stades eurent droit à un spectacle

rare : deux énormes tentes en forme de dirigeable, installées en face, dans les dépendances de Jean-Boin, se gonflèrent comme la gorge du crapaud avant de se déchirer de part en part. Il devenait évident que le vent soufflait très fort mais tout le monde trouvait cela tonique.

Autour du parc des Princes, la consternation était donc faible parce qu'il restait la perspective d'assister au match. Dans des milliers de foyers d'Ile-de-France, en revanche, l'un des premiers drames -qui se révéla de peu d'importance, en définitive, au regard du lourd bilan de la tempête- était vécu en direct : en arrachant les antennes, le vent privait les téléspectateurs d'image et de son. Certains se précipitèrent donc chez des parents ou des amis aux dispositifs de réception mieux arrimés. Fantastique promotion pour la télévision par câble...

A mesure que les gradins se garnissaient, les sponsors s'arrachaient les cheveux : non seulement ils n'avaient pas pu faire honneur à leurs invitations, mais encore les panneaux mobiles en bordure de terrain, représentant de lourds investissements publicitaires, volaient comme légères feuilles d'automne. A tel point que l'arbitre dut les faire enlever en cours de match, compte tenu du danger qu'ils représentaient.

Du fait de son architecture de cocotte-minute en béton armé, le stade offrit un rempart idéal. Pendant qu'alentour les arbres tombaient et les tuiles s'envolaient, les spectateurs ne se rendaient pas compte de ce qui se passait. Et quand ils parlaient entre eux de catastrophe, c'est de la succession des avanies de l'équipe de France qu'il était encore question...

Pour être tout à fait précis, il convient de signaler que les portes en verre de la

tribune officielle devaient être maintenues en permanence par des cerbères qui se trouvaient confrontés, comme les traiteurs du village, à un surcroît de responsabilité : leur mission étant d'écarter les importuns, ce fut une plus rude tâche encore que d'empêcher aussi le vent de s'engouffrer.

De l'autre côté de ces baies vitrées et solidement tenues, on apercevait Albert Ferrasse s'occupant de ses invités de marque -MM. Chaban-Delmas, Quilès et Charasse- avec l'efficacité d'un colonel de sapeurs-pompiers. L'heure n'était pas aux vaines mondanités mais au front uni dans la double tourmente. Au reste, l'ambiance n'était pas au désespoir. Avec une aimable bande de fumeurs de cigare, Stéphane Collaro s'efforçait à la plaisanterie auprès des officiels anglais qui n'éprouvaient guère de difficultés à se montrer d'excellente humeur.

Jean-Paul Huchon, directeur de cabinet du premier ministre, retrouva à la porte du stade sa voiture passablement abîmée : un rétroviseur en moins et une bosse sur le capot. A côté, impeccable, la Rolls bleu nuit de l'ambassadeur de Grande-Bretagne n'avait souffert ni des objets volants ni des mouvements de foule.

Le ciel avait décidément pris parti en cet après-midi. Car du France-Angleterre du 3 février, beaucoup se souviendront, tel ce propriétaire d'une Citroën BX rouge, parti joyeux de Villeneuve-Saint-Georges en fin de matinée. Il a vu successivement son déjeuner filer dans les airs et l'équipe de son pays recevoir une déculottée. Et, en sortant du stade, il a trouvé sa voiture toute neuve coupée en deux par un tronc d'arbre...

Jean-François Bège (5 février 1990)

Ce n'est pas le bout du tunnel



Pour Calannes et Lacroix, l'Eurostar ne mène pas au bout du tunnel

PHOTO M. BERNARD

VOYAGE

Ce n'est pas le bout du tunnel

Premier voyage sous la Manche pour le Quinze de France. Une formule qui a beaucoup plu, aussi bien aux anciens qu'aux modernes

François Trabat
envoyé spécial

Longtemps agités le mal de mer des traversées d'avant-guerre, des allages immédiats des charters aériens qui, chez certains provoquaient à défaut de vertiges une saute panique, le Quinze de France a emprunté le train du TGV pour une première et une version condensée de « Vingt mille lieues sous les mers ». Clap. « Je suis le premier Ragnéras à passer sous la Manche », a solennellement déclaré Jean-Michel Aguirre, en arrivant à Waterloo Station, après avoir posé le Chancel à bord de l'Eurostar, le train qui emprunte le colosse tunnel. Le TGV international transportait, en l'occurrence, 794 passagers, tous foudroyés de rugby, qu'ils soient joueurs, dirigeants ou supporters. Jusqu'ici, l'ancien arbitre de Quinze de France n'avait connu que la voie des airs pour

rallier la Grande-Bretagne. Ses glorieux aïeux, eux, en avaient vu d'autres à leur époque. Albert Ferrasse, par exemple : « J'y suis allé en bateau. Ce n'était pas terrible, surtout quand le temps était mauvais. En avion, pas de problème, mais on était quand même serré et les transferts d'aéroports étaient longs. Là, on peut prendre son temps, déjeuner en toute tranquillité. En résumé, c'est beaucoup plus convivial et donc plus agréable pour moi. »

Quoique plus jeune que l'ancien président de la FFR, Guston Lesbata a, lui aussi, pas mal bousillé entre le continent européen et les îles britanniques. Il raconte : « En 1955, je suis allé en Angleterre avec l'équipe de France militaire et nous avions pris le bateau. Nous avions navigué sur une mer forte, ce n'était pas rassurant et le grand Lucien Mias avait été malade et vomissait partout. Après ça, nous avons essuyé les avions à hélice, comme les Constellation et les Super-Constellation. Ensuite, l'ère des

avions à réaction est arrivée. Les Jets sont certes rapides, mais on perdait pas mal de temps aux aéroports. Là, j'ai l'impression que c'est la formule idéale, car l'on arrive en plein centre de Londres. Quant à la traversée du tunnel, pas de malade. Même moi qui suis un peu claustrophobe, j'ai parfaitement supporté les vingt minutes dans le train. Et pourtant, la première fois que j'ai pris le tunnel du mont Blanc, j'ai été malade. »

Au rayon de la claustrophobie, en citant le président Bernard Lapasset, pas très heureux lors d'un ralentissement du train en plein tunnel, et qui avoue qu'il préfère que cette partie du voyage se déroule le plus vite possible.

Les joueurs semblent avoir beaucoup apprécié, Laurent Selgne, par exemple : « C'est quand même formidable. L'Angleterre n'est plus une île ! Et cela est tout à fait récent. Pour moi, ce passage sous la mer est historique, je m'en souviendrai toute ma vie. En outre, on va de centre-ville à centre-ville, ce qui est quand même

bien agréable. Mon seul regret ? que le train n'aille pas à sa vitesse maximum dans le tunnel, mais cela va peut-être venir. »

Précision : l'Eurostar roule à 300 km/h entre Paris et l'entrée du tunnel. À l'intérieur de celui-ci, il passe à 100, 120 km/h. Sur les voies anglaises, non équipées pour les TGV, il baisse à 20/30. Guy Accoceberry a l'air aimé ce moyen de transport. « Je pharmacien, je préfère : « C'est confortable, je ne suis pas si fatigué vraiment gagner du temps, mais ce qui est certain, c'est que je n'ai pas eu d'apprehension en passant sous la mer. Je me suis dit, quand même que, à la première fissure, on doit se faire à un saut. »

Aldel Bonazzi verse, lui, dans la poésie : « Je suis à fond pour ce moyen de transport. Je peux vous dire que, dès que je devrai retourner en Angleterre, je reprendrai le tunnel. Quel dommage quand même qu'on ne puisse pas voir les paysages... » Dans l'ensemble, chacun s'accorde à dire que l'Eurostar est parfaite-

ment adapté à la morphologie des rugbymen.

Daniel Herrero ajoute même : « Je pense que c'est moins fatigant pour les joueurs. Il n'y a pas l'écrasement du fatigant dans les aéroports, il y a beaucoup moins de stress. »

Tous ont eu une pensée émue pour Laurent Rodriguez, grand ennemi de l'avion devant l'éternel. Le pénit d'acrobates, qui assistait sur l'empire quel moyen de locomotion pour éviter de s'effondrer dans un aérodrome. Il alla jusqu'à recourir au doigt levé de l'autostop pour regagner les Landes au lendemain d'un Roumanie-France à Bucarest.

Pour les superstitieux, on notera que cette innovation s'a guère influé sur le cours des affaires sportives.

Qu'ils labourent, qu'ils survolent la Manche ou qu'ils livrent leur première bataille de rail, les Coqs n'ont guère le bonheur de pointer leur chant sur le prié de Twickenham. L's ne sont pas encore au bout du tunnel.

Premier voyage sous la Manche pour le Quinze de France. Une formule qui a beaucoup plu, aussi bien aux anciens qu'aux modernes.

Longtemps après le mal de mer des traversées d'avant-guerre, dans le sillage immédiat des charters aériens qui, chez certains provoquaient à défaut de vertiges une sainte panique, le Quinze de France a emprunté le train du Tournoi pour une première et une version condensée de « Vingt mille lieues sous les mers ». Clap. « Je suis le premier Bagnérais à passer sous la Manche », a solennellement déclaré Jean-Michel Aguirre, en arrivant à Waterloo Station, après avoir passé le Channel à bord de l'Eurostar, le train qui emprunte le célèbre tunnel.

Le TGV international transportait, en l'occurrence, 794 passagers, tous fondus de rugby, qu'ils soient joueurs, dirigeants ou supporters. Jusqu'alors, l'ancien arrière du Quinze de France n'avait connu que la voie des airs pour rallier la Grande-Bretagne. Ses glorieux aînés, eux, en avaient vu d'autres à leur époque.

Albert Ferrasse, par exemple : « J'y suis allé en bateau. Ce n'était pas terrible, surtout quand le temps était mauvais. En avion, pas de problème, mais on était quand même serré et les transferts d'aéroports étaient longs. Là, on peut prendre son temps, déjeuner en toute tranquillité. En résumé, c'est beaucoup plus convivial et donc plus agréable pour moi. »

Quoique plus jeune que l'ancien président de la FFR, Gaston Lesbats a, lui aussi, pas mal bourlingué entre le continent européen et les îles britanniques. Il raconte : « En 1953, je suis allé en Angleterre avec l'équipe de France militaire et nous avons pris le bateau. Nous avons navigué sur une mer forte, ce n'était pas

rassurant et le grand Lucien Mias avait été malade et vomissait partout. Après ça, nous avons connu les avions à hélice, comme les Constellation et les Super-Constellation. Ensuite, l'ère des avions à réaction est arrivée. Les Jets sont certes rapides, mais on perdait pas mal de temps aux aéroports. Là, j'ai l'impression que c'est la formule idéale, car l'on arrive en plein centre de Londres. Quant à la traversée du tunnel, pas de malaise. Même moi qui suis un peu claustrophobe, j'ai parfaitement supporté les vingt minutes dans le trou. Et pourtant, la première fois que j'ai pris le tunnel du mont Blanc, j'ai été malade.

Au rayon de la claustrophobie, on citera le président Bernard Lapasset, pas très heureux lors d'un ralentissement du train en plein tunnel, et qui avoue qu'il préfère que cette partie du voyage se déroule le plus vite possible.

Les joueurs semblent avoir beaucoup apprécié. Laurent Seigne, par exemple : « C'est quand même formidable, l'Angleterre n'est plus une île ! Et cela est tout à fait récent. Pour moi, ce passage sous la mer est historique, je m'en souviendrai toute ma vie. En outre, on va de centre-ville à centre-ville, ce qui est quand même bien agréable. Mon seul regret ? Que le train n'aille pas à sa vitesse maximum dans le tunnel, mais cela va peut-être venir. »

Précision : l'Eurostar roule à 300 km/h entre Paris et l'entrée du tunnel. A l'intérieur de celui-ci, il passe à 160, 170 km/h. Sur les voies anglaises, non équipées pour les TGV, il baisse à 120/130. Guy Accoceberry a bien aimé ce moyen de transport. Le pharmacien béglais précise : « C'est confortable, je ne sais pas si ça fait vraiment gagner du, temps, mais ce qui est certain, c'est que je n'ai

pas eu d'appréhension en passant sous la mer. Je me suis dit quand même que, à la première fissure, on doit se faire du souci. »

Abdel Benazzi verse, lui, dans la poésie : « Je suis à fond pour ce moyen de transport. Je peux vous dire que, dès que je devrai retourner en Angleterre, je reprendrai le tunnel. Quel dommage quand même qu'on ne puisse pas voir les poissons... »

Dans l'ensemble, chacun s'accorde à dire que l'Eurostar est parfaitement adapté à la morphologie des rugbymen. Daniel Herrero ajoute même : « Je pense que c'est moins fatigant pour les joueurs. Il n'y a pas l'énerveraient de l'attente dans les aéroports, il y a beaucoup moins de stress. » Tous ont eu une pensée émue pour Laurent Rodriguez, grand ennemi de l'avion devant l'étemel. Le géant dacquois, qui sautait sur n'importe quel moyen de locomotion pour éviter de s'enfermer dans un aéronef. Il alla jusqu'à recourir au doigt levé de l'autostop pour regagner les Landes au lendemain d'un Roumanie-France à Bucarest.

Pour les superstitieux, on notera que cette innovation n'a guère influé sur le cours des affaires sportives. Qu'ils labourent, qu'ils survolent la Manche ou qu'ils livrent leur première bataille du rail, les Coqs n'ont guère le bonheur de pousser leur chant sur le pré de Twickenham. Ils ne sont pas encore au bout du tunnel.

François Trasbot (6 février 1995)

Bébert et Wanda

RUGBY - MAGAZINE

Bébert et Wanda

Ambiance BCBG au banquet d'après-match où, pour la première fois, une femme était invitée. Et pourtant, on a frôlé le scandale à l'heure de l'apéritif !

François Trabot

Le programme officiel plaçait Albert Ferrasse à la table n° 21, une adresse où les vieux cinéastes trouvaient toujours un assassin. À ses côtés devaient se trouver Marcel Anouilh (pas l'homme de théâtre), Jean-Louis Bouteau, Pierre Claret, Patrice Doctrolin, Jacques Mombet et Jean-Paul Tixador. Dîner sous les lustres de l'intercontinental après Franco-Angleterre avec de tels commensaux n'aurait rien de déshonorant. Mais quand on est président de la FFR, on se doit d'être à la table d'honneur.

"L'incident diplomatique grave évité de justesse"

Albert Ferrasse eut tôt fait de le faire comprendre aux responsables du protocole, menaçant de quitter pour aller déguster un harigot pommes à l'huile au bistrot.

du coin si on ne l'installait pas à sa juste place.

Sentant l'orage arriver, les grands ordonneurs s'empressèrent de lui faire dresser un couvert à la table des chefs, où il a toujours eu son rond de serviette.

"Wanda Noury en veste de smoking"

L'incident diplomatique grave fut donc évité de justesse, car si l'ex-président de la FFR s'en était allé souper ailleurs, il aurait entraîné pas mal de fidèles dans son sillage, et il s'en serait suivi un scandale d'époque. Il fut d'ailleurs rattrapé in extremis par des amis au moment où, en quête d'un taxi, il mettait ses projets d'évasion à exécution. Reste maintenant à connaître l'origine de cette incongruité. Il n'y a pas si longtemps, son auteur eût été pendu haut et court. En l'occurrence, il s'est fait un « ami », et de taille...

L'incident clos, Albert Ferrasse, goujennard, madré comme aux plus beaux jours, alla boire un verre, « un plaisir exceptionnel », avec ses copains, manifestant une

fort belle humeur et une forme olympique. Il y a des types comme ça qui ne tendent jamais la joue gauche et qui savent renvoyer les baffes avec un maximum d'élégance.

Il aurait été fâcheux que ce gardien des traditions et du droit coutumier du rugby rate ce banquet où, pour la première fois, une femme était non seulement admise, mais de plus invitée officiellement. M^{me} Wanda Noury, membre de la FFR et du comité d'Île-de-France, entra donc dans l'histoire en ce 20 janvier. Avec discrétion et l'incorruptible veste de smoking. Les Britanniques, qui ne badinent pas avec l'étiquette, et considèrent intolérable toute présence féminine aux repas d'après-match, ne poussèrent pas de cris d'effroi ni se précipitèrent le moindre « alack-ing ». Une nouvelle révolution est donc en marche au royaume d'ovale : après le frie étalé sur la table, en cause la crôte avec les dames !

Wanda Noury fut parfaite dans son rôle. Réserve mais nullement impressionnée, elle sut, comme l'on dit, « tenir sa place », ce qui n'était pas évident a priori : « J'ai l'habitude. Je suis dirigeante depuis un bon moment déjà,

que ce soit à la FFR, au comité, ou à mon club de Chilly-Mazarin ; j'ai un solide passé d'arbitre et je suis complètement investie dans le rugby, milieu répété machiste. Ce sport est pour moi une vocation. Je m'en suis toujours bien sortie, même si ce n'est pas toujours facile. Ce soir, j'ai apprécié l'invitation, tout le monde a été courtois avec moi. Ça fait quand même drôle d'être la seule femme à table au milieu de centaines d'hommes. » Pour Wanda Noury, la troisième mi-temps s'est sagement achevée à la fin du repas, juste après les discours.

"Si nos fédérations se rapprochent, elles trouveront des solutions"

Des discours très attendus, eu égard aux tempêtes qui agitent le rugby des deux côtés de la Manche, mais qui s'avèrent la plupart du temps d'un parfait conformisme. Bernard Lapasset était, on le comprend, heureux et soulagé : « C'était le dernier Franco-Angleterre au pure des Princes. Il était important pour nous de le

gagner. Je me félicite de la présence de M^{me} Wanda Noury et je remets la médaille de la FFR à Jean-Luc Sadoury, Laurent Cabannes, Alain Pénissat et Philippe Berrat-Salles. » Le président de la FFR ne manqua pas de remercier les arbitres et aussi la presse, preuve qu'il retrouve le sens de l'humour.

Le capitaine anglais Will Carling, plein d'amour lui aussi, souhaita sans rire aux Français de réaliser le grand chelem, alors qu'il devait penser dans son for intérieur que ses jeunes pouvaient l'emporter quelques heures plus tôt. Ceux-ci en étaient tellement convaincus qu'ils chantaient « England, England » comme s'ils avaient gagné, tandis que les Tricolores restaient muets. Philippe Saint-André eut d'aimables propos, tant pour ses partenaires que pour ses adversaires.

Seul le président anglais, M. Bishop, aborda sérieusement les problèmes du moment : « Le monde du rugby est en train de changer profondément. La France et l'Angleterre sont les plus importantes fédérations européennes. Si elles se rapprochent, elles trouveront des solutions. » Voilà un beau sujet de méditation pour têtes pensantes de la FFR...



Ambiance BCBG au banquet d'après-match où, pour la première fois, une femme était invitée. Et pourtant, on a frôlé le scandale à l'heure de l'apéritif!

Le programme officiel plaçait Albert Ferrasse à la table n°21, une adresse où les vieux cinéphiles trouvent toujours un assassin. A ses côtés devaient se trouver Marcel Anouilh (pas l'homme de théâtre), Jean-Louis Bouche, Pierre Claret, Patrice Doctrinal, Jacques Mombet et Jean-Paul Tixador. Dîner sous les lustres de l'Intercontinental après France-Angleterre avec de tels commensaux n'aurait nullement désobligé tonton Albert, mais quand on est président de la FIRA, on se doit d'être à la table d'honneur.

Albert Ferrasse eut tôt fait de le faire comprendre aux responsables du protocole, menaçant de quitter incontinent le lieu des agapes pour aller déguster un hareng pommes à l'huile au bistrot du coin si on ne l'installait pas à sa juste place. Sentant l'orage arriver, les grands ordonnateurs s'empressèrent de lui faire dresser un couvert à la table des chefs, où il a toujours eu son rond de serviette.

WANDA NOURY EN VESTE DE SMOKING

L'incident diplomatique grave fut donc évité de justesse, car si l'ex-président de la FFR s'en était allé souper ailleurs, il aurait entraîné pas mal de fidèles dans son sillage, et il s'en serait suivi un scandale d'époque. Il fut d'ailleurs rattrapé in extremis par des amis au moment où, en quête d'un taxi, il mettait ses projets d'évasion à exécution. Reste maintenant à connaître l'origine de cette incongruité. Il n'y a pas si longtemps, son auteur eût été pendu haut et court. En l'occurrence, il s'est fait un « ami », et de taille... L'incident clos, Albert Ferrasse, goguenard,

madré comme aux plus beaux jours, alla boire un verre, « un plaisir exceptionnel », avec ses copains, manifestant une fort belle humeur et une forme olympique. Il y a des types comme ça qui ne tendent jamais la joue gauche et qui savent renvoyer les baffes avec un maximum d'élégance.

Il aurait été fâcheux que ce gardien des traditions et du droit coutumier du rugby rate ce banquet où, pour la première fois, une femme était non seulement admise, mais de plus invitée officiellement. Mme Wanda Noury, membre de la FFR et du comité d'Ile-de-France, entra donc dans l'histoire en ce 20 janvier. Avec discrétion et l'incontournable veste de smoking. Les Britanniques, qui ne badinent pas avec l'étiquette, et considèrent intolérable toute présence féminine aux repas d'après-match, ne poussèrent pas de cris d'orfraie ni ne proférèrent le moindre « shocking ». Une nouvelle révolution est donc en marche au royaume d'ovalie : après le fric étalé sur la table, on casse la croûte avec les dames !

Wanda Noury fut parfaite dans son rôle. Réservee mais nullement impressionnée, elle sut, comme l'on dit, « tenir sa place », ce qui n'était pas évident a priori : « J'ai l'habitude. Je suis dirigeante depuis un bon moment déjà. Que ce soit à la FFR, au comité, ou à mon club de Chilly-Mazarin; j'ai un solide passé d'arbitre et je suis complètement investie dans le rugby, milieu réputé machiste. Ce sport est pour moi une vocation. Je m'en suis toujours bien sortie, même si ce n'est pas toujours facile. Ce soir, j'ai apprécié l'invitation, tout le monde a été courtois avec moi. Ça fait quand même drôle d'être la seule femme à table au milieu de centaines d'hommes. » Pour Wanda Noury, la troisième mi-temps s'est sagement achevée à la fin du repas, juste après les discours.

SI NOS FÉDÉRATIONS SE RAPPROCHENT, ELLES TROUVERONT DES SOLUTIONS"

Des discours très attendus, eu égard aux tempêtes qui agitent le rugby des deux côtés de la Manche, mais qui s'avérèrent la plupart du temps d'un parfait conformisme. Bernard Lapasset était, on le comprend, heureux et soulagé :

« C'était le dernier France- Angleterre au parc des Princes. Il était important pour nous de le gagner. Je me félicite de la présence de Mme Wanda Noury et je remets la médaille de la FFR à Jean-Luc Sadoumy, Laurent Cabannes, Alain Penaud et Philippe Bemat-Salles. » Le président de la FFR ne manqua pas de remercier les arbitres et aussi la presse, preuve qu'il retrouve le sens de l'humour.

Le capitaine anglais Will Carling, plein d'humour lui aussi, souhaita sans rire aux Français de réaliser le grand chelem, alors qu'il devait penser dans son for intérieur que ses jeunots pouvaient l'emporter quelques heures plus tôt. Ceux-ci en étaient tellement convaincus qu'ils chantaient « England, England » comme s'ils avaient gagné, tandis que les Tricolores restaient muets. Philippe Saint-André eut d'aimables propos, tant pour ses partenaires que pour ses adversaires.

Seul le président anglais, M. Bishop, aborda sérieusement les problèmes du moment : « Le monde du rugby est en train de changer profondément. La France et l'Angleterre sont les plus importantes fédérations européennes. Si elles se rapprochent, elles trouveront des solutions. » Voilà un beau sujet de méditation pour têtes pensantes de la FFR...

François Trasbot (22 janvier 1996)

Le Dacquois Raphaël Ibañez, promu patron du Quinze de France contre l'Angleterre pour sa première titularisation dans le Tournoi, revêt un costume qui lui sied à merveille.

Pari risqué ou cadeau empoisonné, la nomination du Dacquois Raphaël Ibañez au poste de capitaine du premier Quinze de France à fouler la froide pelouse du Stade de France a étonné. Il est jeune : 24 ans depuis le 17 décembre, inexpérimenté à ce niveau : c'est son premier match dans le Tournoi. Et il sera beaucoup demandé à l'équipe de France et à son talonneur : effacer l'humiliante défaite du parc des Princes contre les Springboks et battre ces diables d'Anglais. En y ajoutant si possible le panache.

Que les inquiets se rassurent, Raphaël Ibañez n'est pas un capitaine de fortune. Chez lui, porter le brassard n'est pas un rôle de composition, encore moins un contre-emploi. S'il n'aime pas se mettre en avant -surtout pas-, il fait partie de ces gens qui préfèrent tracer la route plutôt que la suivre.

Cela ne date pas d'hier. Il y a dix ans, le capitaine de la sélection d'Aquitaine cadets de basket — un sport qu'il pratiquait sous les couleurs violettes du club de son village, Saugnac-et-Cambran, près de Dax— se nommait Ibañez Raphaël. Son coach de l'époque, Patrick Beesley, devenu adjoint de l'entraîneur de l'équipe de France, avait déjà décelé en lui un « garçon extraordinaire ». « Comme basketteur il possédait pas un shoot de grande qualité, mais c'était une vraie bombe. Il était très vif sur le premier pas, il adorait jouer en pénétration. Mais c'est surtout sa capacité à rassembler qui m'avait frappé. A son âge, il exerçait déjà une telle influence sur les autres ! »

POULE CONFITE DANS LE GYMNASSE DU LARDIN

« C'était le mec pour t'aider, te reconforter, te dire un mot » : Franck Saint-Genez, aujourd'hui (NDLR : février 1998) solide joueur de Nationale 3 à Monségur, fief du basket landais, garde un « super-souvenir » de son coéquipier de sélection. « Sur le terrain, un gagnant uni, qui allait toujours tout droit. En dehors, quelqu'un qui savait écouter. Il n'avait pas besoin de faire du bruit pour se faire entendre. Ce sont là les meilleurs capitaines. » Un jour qu'ils disputaient un match au Canet-plage, les joueurs de la sélection d'Aquitaine ont tous personnellement reçu un mot d'encouragement signé de leur capitaine, parti en voyage scolaire en Grèce.

« Une autre fois, se souvient Franck Saint-Genez, c'était au Lardin, au fond de la Dordogne, on dormait dans un gymnase. Raphaël avait porté une conserve de poule confite. A l'époque, on ne connaissait pas encore très bien Patrick Beesley. Rapha l'avait convié à manger une cuisse avec nous, en pleine nuit. »

Des petits gestes qui portent autant que de grands discours. Qui expliquent peut-être qu'Ibañez « prenait le dessus sur l'équipe », selon Beesley. « Il montrait deux visages complètement distincts. Discret en dehors, patron sur le terrain. Pour un manager, c'était un relais idéal. Il transmettait parfaitement les consignes. »

L'EAU ET LE FEU

Ces qualités, il les a gardées quand il a décidé de suivre son destin en rejoignant le rugby à l'US Dax, le club de son père Jacques, de ses cousins (les fils de « Mayoune » Arrieumerlou) et de ses copains (Richard Dourthe...). Jean-Philippe

Coyola, qui l'a entraîné cinq saisons durant -trois en Reiche, deux en première-, connaît bien le garçon. Tel qu'il était et tel qu'il reste. « Très équilibré. Il n'a jamais aimé le superflu. Il préfère la rigueur, être juste et efficace. L'année du titre en Reichel (1993), il n'était pas capitaine mais c'était déjà un leader naturel. Calme, pas grande gueule, mais capable de faire monter ses piliers aux arbres. Il a toujours su jouer sur cette complicité avec les autres, sans avoir à beaucoup parler Il bonifie ceux qui le côtoient sur le terrain et dans la vie. »

« L'eau et le feu ». Raphaël Ibañez puise cette sérénité dans la lecture de Victor Hugo, les voyages -il est parti sac au dos à la découverte de l'Argentine- ou la pêche qu'il part pratiquer dans les Landes, sur les bords du Leuy ou le long des torrents pyrénéens. « Lors d'un stage d'avant-saison à Asasp, raconte Jean-Philippe Coyola, il s'est barré en pleine nuit avec Olivier Gouaillard pêcher la truite. Ses prises étaient pour son grand-père. Raphaël est un sentimental, c'est ce qui fait sa force. »

Frédéric Laharie (06 février 1998)

Et au milieu du crunch, coule la Manche

Les Anglais ne perdent jamais. Mais parfois, on les bat. » Jean-Pierre Rives avait délicieusement raison dans les glorieuses années 70-80. Pourquoi aurait-il tort trente ans plus tard ? Mais le grand traumatisme de ces années 2000 vient d'ailleurs. Il déborde du Vieux Continent pour inonder la planète : deux demi-finales mondiales perdues à quatre ans d'intervalle face au même adversaire, ça n'est jamais arrivé qu'aux Français. Et il a fallu que ce soit face aux Anglais.

2003, sous la pluie de Sydney et après une orgie de jeu entrevue jusque-là et espérée le jour J. 2007, dans la foulée d'un exploit à peine imaginable face aux Blacks à Cardiff. À un match du sacre rêvé et sur la pelouse du Stade de France, s'il vous plaît... Sorry, good game, évidemment.

Tout avait pourtant bien commencé, dans ce Stade de France alors (déjà) si peu fait pour le rugby. Le 7 février 1998, pour les débuts de l'ovale dans l'enceinte francilienne, les Bleus de Skrela et Villepreux matent les visiteurs blancs, venus là pour venger l'affront d'un revers concédé l'année d'avant à Twickenham. Raté. 24-17, deux essais d'ailiers pour l'avion Bernat-Salles et le nouveau capé Dominici et

voilà Raphaël Ibañez, jeune capitaine à peine intronisé, qui démarre de la plus belle des manières sa richissime carrière. Et sa relation toute particulière avec cette nation, où il finira par être sacré en club, lui qui ne l'a jamais été dans sa douce France. Champion d'Angleterre et même d'Europe avec les Wasps dix ans plus tard : le petit taureau furieux dacquois n'aurait alors pu imaginer cela. Nous non plus. Mais il n'est pas si anodin de constater qu'un joueur comme lui aura su faire le lien...

Deux ans plus tard, il n'est que remplaçant, le talon vice-champion du monde, quand les hommes de Clive Woodward viennent infliger un premier camouflet à l'entraîneur national débutant qu'est alors Bernard Laporte : victoire 15-9, cinq pénalités à trois, le 19 février à Saint-Denis. Ça fait mal, déjà. Ah ! La fabuleuse histoire de Bernie and Clive. Elle débute là, sûrement par un « good game » glissé par le présomptueux anglais à l'oreille du tempétueux français. Avec comme points communs leurs petites lunettes cerclées de professeur Nimbus et leur maniaque obsession du détail, ces deux-là vont faire un bout de chemin ensemble et incarner à merveille cinq ans durant LA rivalité continentale. Avec avantage éternel à Sir Clive, champion du monde de l'organisation, qui aura eu pour lui des moyens illimités, plus de six ans pour construire et surtout une immense génération de champions hors pair, de Dallaglio à Robinson, en passant par Leonard, Back, Catt ou l'immense Martin Johnson, son futur successeur aujourd'hui patron du Quinze de la Rose. Sans oublier l'inclassable Wilkinson, métronome buteur so british, mais passeur de génie et plaqueur hors pair trop souvent ignoré... Même si Toulon a fini par s'en rappeler.

Le 7 avril 2001, en clôture du Tournoi, toute la bande administre même la fessée : 48-19 à Twickenham face à des Bleus asphyxiés, réduits à l'état de plots après la pause. Les « Swing low, sweet chariot » entendus ce jour-là résonnent encore dans l'esprit de tous ceux qui les ont subis. My god !

Cette Berezina, plus physique que technique, fait figure d'électrochoc pour un rugby français perpétuellement complexé face aux biscottos d'en face. Et va valoir à Laporte de prendre son premier virage sur l'aile en Bleu, qui lâche en rase campagne quelques anciens (Sadourny, Benazzi, Dourthe...) et lance de plus jeunes sbires vers le Mondial 2003. Pelous, capitaine, est même provisoirement dégradé, en restant l'insatiable soldat qui, entouré des Magne, Galthié, Ibañez et consorts, va continuer à attaquer la citadelle de Sa Gracieuse Majesté. C'est tellement agaçant un « God Save the Queen » hurlé à pleins poumons par de futurs vainqueurs.

Il y aura tout de même de quoi vivre en chemin un vrai moment de bonheur : le 2 mars 2002, la France bat l'Angleterre 20-15. Un petit bijou de maîtrise. La revanche du serpent à lunettes rondes qui, à force de décortiquer, finit par contourner... Durant la semaine de préparation, les Bleus n'ont cessé de jouer au « maillon faible » (si, juré, c'est vrai !) et Laporte a « épuisé les neurones » des siens devant les vidéos de l'envahisseur. Résultat : pendant que Betsen écoëure le métronome Wilkinson, sorti saoulé de plaquages et presque ridiculisé à l'heure de jeu, Galthié s'installe capitaine et le système des blocs imaginés par le duo Laporte-Brunel emporte tout, grand chelem compris.

Euphorie trop hâtive et de courte durée : le grand chelem suivant est anglais (victoire 25-17, malgré trois essais français à deux !) en 2003. Et surtout, sale temps pour les Bleus, le ciel va leur tomber sur la tête « down under », quand tout part à vau-l'eau dans le printemps pluvieux de Sydney : ils rêvaient de pelouse sèche et de mille temps de jeu pour faire parler leur vitesse, c'est un temps londonien à faire pousser des mauls qui prévaut. Le Graal mondial préfère s'offrir à Big Ben plutôt qu'à la tour Eiffel...

« L'Angleterre s'écroule dans l'ordre ; la France se relève dans le désordre », disait Winston Churchill, a priori sans penser au rugby. Quoique. Quatre mois après le désastre du Stade olympique de Sydney, « Montjoie, Saint-Denis ! », les rois de France sont vengés et les Bleus de nouveau champions d'Europe, avec grand chelem à la clé ! Succès 24-21 le 27 mars 2004, mais plus maîtrisé qu'arraché comme le dit le score, le tout grâce à la botte de Dimitri Yachvili (19 points), irrésistible. Lequel récidive dans le rôle du bourreau un an plus tard : mais là, pas pareil, c'est à Twickenham que les Bleus s'imposent. Oh, pas comme en 1997, avec invraisemblable retournement de situation et essais pleins de flair (french, of course), mais bien sûr six pénalités, transformées en 18 points victorieux par leur canonier : 18-17 et pas detralala. À l'anglaise, en somme. Ou comment prouver que le réalisme peut aussi être français.

Sur ces huit années de son archi-domination, le duo de rouleaux compresseurs rafle donc tout : seul le Pays de Galles place un improbable grand chelem en 2005. Le reste est bleu ou blanc. Tournois 2000 et 2001, grand chelem 2003 pour ces derniers. Grands chelems 2002 et 2004, plus Tournois 2006 et 2007 pour la

troupe tricolore, qu'Ibañez drive à nouveau en tête de sa mêlée, lui qui évolue désormais dans le championnat anglais, aux Saracens d'abord, aux Wasps ensuite. En espion avisé ? Le déclin anglais est alors un peu vite annoncé. L'équipe est vieillissante, c'est vrai, la rigueur de Woodward regrettée, Wilkinson toujours blessé. Le succès parisien de 2006 (31-6) est bien plus large et encourageant que le revers londonien de 2007 (26-18) n'est important. Du moins le croit-on. L'ascendant paraît d'autant plus net que deux matchs amicaux de l'été remportés par les « favoris français » (aïe ! on aurait dû se méfier) confirment ce que l'on croit être une mauvaise passe des tenants du titre planétaire : patatras, la demi-finale du 13 octobre à Saint-Denis rameute les vieux démons. Un essai d'escroc offert par Traille, arrière pourtant maître des airs face aux Blacks une semaine avant et la botte de Wilkinson font le reste (9-14). Le pressing de Betsen a pris cinq ans, celui de Dusautoir n'est pas assez mature ; Elissalde plus assez malin, Beauxis pas assez osé. Et surtout, surtout, prédomine encore l'impression que la « grosse caisse » est anglaise. C'est à l'étouffée, sans jouer, en bridant tout et en concassant des Français vermoulus par le « grand combat » de Cardiff que l'inexorable se produit. « Les Anglais ne perdent jamais. Et parfois, on ne les bat pas quand il faut... » Cruel, mais rituel.

ALORS, ON FAIT QUOI ?

« On mange son large béret ou on tente encore de leur faire avaler leur chapeau melon ? Marc Liévremont a pour l'heure des lourdeurs d'estomac : même si les deux revers encaissés en deux ans ne sont pas comparables, il y a de quoi en garder quelques aigreurs. Une belle casquette au Stade de France (24-13) et un joli

bonnet d'âne en 2009 à Twickenham : 34-10 à l'arrivée, mais surtout 34-0 à l'issue de la mi-temps la plus calamiteuse disputée par un Quinze de France sur ce dernier demi-siècle ! Le tout pour subir à l'arrivée un récital... offensif des Anglais ! Une pluie d'essais à mille passes, des contres et des inspirations comme les Bleus en avaient tant autrefois. Le monde à l'envers pour ce sommet européen. C'est donc qu'impossible peut aussi ne pas être anglais ?

À l'arrivée, sur ces 12 années tests, les stats (si importantes désormais) donnent dans le Tournoi 5 victoires aux Français (dont une à Twickenham) contre 7 aux Anglais (dont 2 au Stade de France). Presque une sensation de parité. Presque. Dans le même temps, et en 18 matchs au total, les 8 victoires françaises sont contrebalancées par les 10 anglaises. 2 victoires d'écart, comme 2 demi-finales, sorry. On y revient toujours : les Anglais ont encore tiré les premiers. Avec cette sensation, perfide, qui s'insinue avec le temps venu de l'analyse : l'Angleterre championne du monde en 2003 l'aurait-elle été sans l'aiguillon permanent des Frenchies sur le chemin de son sacre programmé ? Et qui sait si, en 2007, la France ne l'aurait inversement pas été au final si elle avait su s'éviter la purge de rugby minimaliste à connotation physico-physique imposée par son ennemi juré ?

Jean-Pierre Dorian (février 2010)

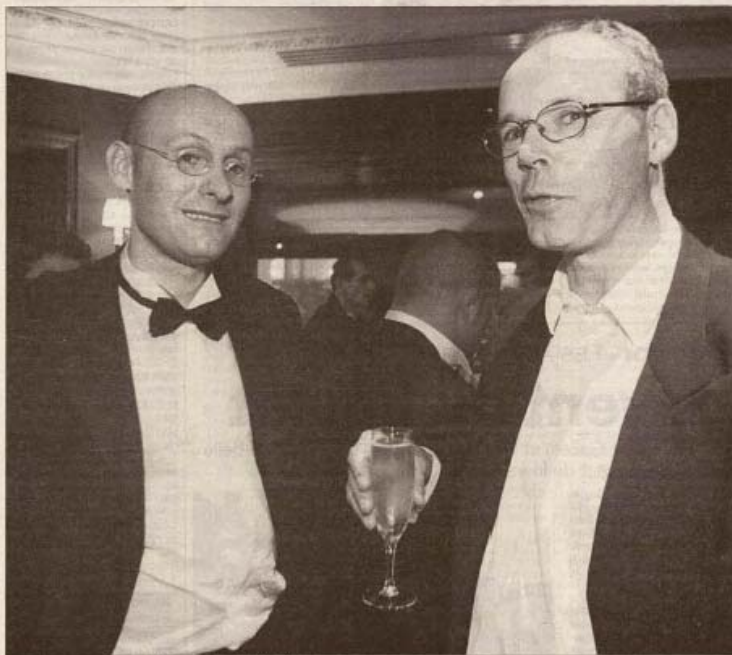
La créatine, pourquoi pas ?

RUGBY

INTERVIEW BERNARD LAPORTE

« La créatine, pourquoi pas ? »

Pour Bernard Laporte, la défaite française est d'abord d'ordre physique. En prenant les précautions nécessaires pour éviter le dopage, il entend néanmoins mettre en œuvre tous les moyens pour rejoindre les équipes les plus performantes dans ce secteur



Bernard Laporte en compagnie de l'entraîneur des Anglais Clive Woodward

Anglais sont en recherche d'excellence. Ils ont pratiquement chacun un préparateur physique personnel. Chez Dallaglio le résultat est sûr. Il s'est affiné, il est infiniment plus tonique. C'est lui le premier qui va chercher Dourthe sur une attaque en deux temps à la 80^e minute alors que l'on ne voit pas poindre un seul troisième ligne français à l'horizon !

« S.O. ». - Avez-vous évoqué la question de l'utilisation de la créatine ?

B.L. - Je ne suis pas médecin. Partout ailleurs qu'en France c'est en vente libre et on fait même de la pub sur les produits. Tous les joueurs anglais l'utilisent. Si cela présente le moindre danger pour eux, je veux bien perdre tous les matches. Mais dans le cas contraire pourquoi pas ? Cela ferait partie simplement de la remise à niveau. C'est un début que l'on devra avoir en prenant toutes les précautions scientifiques imaginables.

« J'ai vu aussi un ou deux gestes inadmissibles bien qu'ils n'aient pas été sanctionnés »

« S.O. ». - Cela ne fait pas tout...

B.L. - Il y a d'abord le travail. La plupart des joueurs anglais s'entraînent de 7 heures à midi dans des salles de musculation. Ce n'est pas un hasard si Lombard et Domizio sont les plus toniques. Ils s'entraînent deux fois par jour collectivement et y ajoutent un programme personnel. Il faut aussi des confrontations d'élite. Peu m'importe que ce soit à 20 ou à 40, si chaque match est important et si les joueurs ne dépassent pas une trentaine de matches par an. Le rugby est un sport de combat. Il ne s'agit pas de se faire dans un défilé d'un jour par semaine pour regrouper les internationaux. Je suis optimiste parce qu'il y a une volonté générale (Ligue et fédération) pour aller vers cette organisation plus rationnelle.

« S.O. ». - Woodward souhaite des confrontations plus nombreuses entre France et Angleterre...

B.L. - On va se rencontrer bientôt à Paris. Il voudrait qu'il y ait quatre ou cinq matches France-Angleterre par an. C'est ensemble qu'on battra le Sud, m'a-t-il dit. Ils ont la plénitude physique, mais des lacunes dans l'approche du jeu. La preuve, samedi, avec un potentiel physique très supérieur les Anglais ont failli perdre. Ils ont un rugby d'usage, de destination, c'est un choc. Le mien est plutôt celui de l'occupation du terrain, mais encore faut-il avoir la force de l'appliquer.

Recueilli par Michel Meunier

Luminée sur le plan physique, l'équipe de France a pourtant été très près de l'emporter face aux Anglais. Bernard Laporte préfère qu'en fin de compte le meilleur selon lui ait gagné. Parce que plus qu'une victoire de routine cette défaite sera pour lui le socle d'une vraie pédagogie pour faire avancer le rugby national.

« SUD-OUEST ». - Comment expliquez-vous la défaite de samedi face à l'Angleterre ?

Bernard Laporte. - C'est la dimension physique qui a fait la différence en grande partie. Mais il y a eu aussi notre mauvaise gestion du match. Encore que les deux sont liés. À Cardiff nous avons parfaitement mené les débats, alors que nous avons été totalement défaits à Paris. Mais ce jeu au pied réussi au Pays de Galles a en fait masqué le problème physique. On a repoussé l'adversaire loin et on l'a obligé à

s'user à remonter les ballons. Samedi on s'est retrouvé face à face et là on s'était plus dans le coup.

« S.O. ». - Envisagez-vous des changements pour le match en Ecosse ?

B.L. - Quand on perd à la maison on se peut pas se permettre de laisser aller. Il ne faut pas que les gars se lèvent. On doit les confiner dans la nécessité de ne jamais relâcher leur effort. Il y aura sans doute des changements faits pour sensibiliser les joueurs. Ceux qui seront écartés comprendront alors que s'ils veulent revenir, ils doivent se faire violence. Théoriquement il n'y a pas de problème. C'est la réalité qui fait problème. C'est vrai que l'on est juste à certains postes et je tire la sonnette d'alarme sur le sujet depuis 1997 et la déroute contre l'Afrique du Sud. J'envisage de faire passer des tests physiques tous les mois à un groupe très élargi et de prendre les plus en forme du moment. Les internationaux anglais se regroupent tous les lundis pour une journée de travail sur un thème bien précis.

« Quand on perd à la maison on ne peut pas se permettre de laisser aller »

« S.O. ». - Par rapport à Cardiff on a vu resurgir l'indiscipline...

B.L. - Encore une fois ce sont les conséquences d'un état de fatigue auquel il faut remédier. Serge (Betsen) est pénalisé deux fois en une minute parce qu'il a trop vite. Olivier (Brouzet) fait la faute parce qu'il est fatigué et à la rue. Mais cela coûte beaucoup trop cher à l'équipe. Cela veut dire jouer à 14 pendant une demi-heure. J'ai vu aussi un ou deux gestes inadmissibles bien qu'ils n'aient pas été sanctionnés. J'en tiendrais compte au moment de former la

prochaine équipe (jeudi à midi). On doit arriver à faire passer le message. Il n'est pas possible d'accepter le moindre débordement. Ce n'est pas une attitude professionnelle. Et cela me choque énormément car ce sont de bons gars, très réceptifs. Ne parlons pas de sanction, mais les écarter provisoirement les fera sans doute réfléchir et peut-être travailler plus.

« S.O. ». - Quels sont les remèdes les plus urgents ?

B.L. - Quand les gars rentrent à la mi-journée et vous disent : « On est épuisé », on ne parle plus de rugby, on ne parle plus de technique. En cela la seconde mi-temps a été exceptionnelle sur le plan mental. Alors que faire ? Il y a ces tests manuels que je veux instaurer et j'espère que les clubs seront d'accord. C'est ce que j'ai organisé un rassemblement de 60 ou 70 joueurs qui seront encadrés par un staff de préparation physique très renforcé. On va tout expliquer aux joueurs et surtout leur mettre des cartes entre les mains. Depuis deux ans les

Pour Bernard Laporte, la défaite française (9 à 15) est d'abord d'ordre physique. En prenant les précautions nécessaires pour éviter le dopage, il entend néanmoins mettre en oeuvre tous les moyens pour rejoindre les équipes les plus performantes dans ce secteur.

Laminée sur le plan physique, l'équipe de France a pourtant été très près de l'emporter face aux Anglais. Bernard Laporte préfère qu'en fin de compte le meilleur selon lui ait gagné. Parce que plus qu'une victoire de rapine, cette défaite sera pour lui le socle d'une vraie pédagogie pour faire avancer le rugby national.

« SUD-OUEST ». Comment expliquez- vous la défaite de samedi face à l'Angleterre ?

BERNARD LAPORTE. C'est la dimension physique qui a fait la différence en grande partie. Mais il y a eu aussi notre mauvaise gestion du match. Encore que les deux sont liés. A Cardiff nous avons parfaitement mené les débats, alors que nous avons été totalement déficients à Paris. Mais ce jeu au pied réussi au Pays de Galles a en fait masqué le problème physique. On a repoussé l'adversaire loin et on l'a obligé à s'user à remonter les ballons. Samedi on s'est retrouvé face à face et là on n'était plus dans le coup.

Envisagez-vous des changements pour le match en Ecosse ?

Quand on perd à la maison on ne peut pas se permettre de laisser aller. Il ne faut pas que les garçons s'endorment. On doit les conforter dans la nécessité de ne jamais relâcher leur effort. Il y aura sans doute des changements faits pour sensibiliser les joueurs. Ceux qui seront écartés comprendront alors que s'ils

veulent revenir, ils doivent se faire violence. Théoriquement il n'y a pas meilleurs que les joueurs qui faisaient partie du groupe mais peut-être est-il temps de choisir plutôt les plus frais. C'est vrai que l'on est juste à certains postes et je tire la sonnette d'alarme sur le sujet depuis 1997 et la déroute contre l'Afrique du Sud. J'envisage de faire passer des tests physiques tous les mois à un groupe très élargi et de prendre les plus en forme du moment. Les internationaux anglais se regroupent tous les lundis pour une journée de travail sur un thème bien précis.

Par rapport à Cardiff on a vu ressurgir l'indiscipline...

Encore une fois ce sont les conséquences d'un état de fatigue auquel il faut remédier. Serge (Betsen) est pénalisé deux fois en une minute parce que ça va trop vite. Olivier (Brouzet) fait la faute parce qu'il est battu et à la rue. Mais cela coûte beaucoup trop cher à l'équipe. Cela veut dire jouer à 14 pendant une demi-heure. J'ai vu aussi un ou deux gestes inadmissibles bien qu'ils n'aient pas été sanctionnés. J'en tiendrai compte au moment de former la prochaine équipe. On doit arriver à faire passer le message. Il n'est pas possible d'accepter le moindre débordement. Ce n'est pas une attitude professionnelle. Et cela me chagrine énormément car ce sont de bons garçons, très réceptifs. Ne parlons pas de sanction, mais les écarter provisoirement les fera sans doute réfléchir et peut-être travailler plus.

Quels sont les remèdes les plus urgents ?

Quand les garçons rentrent à la mi-temps et vous disent: « On est cuit », on ne parle plus de rugby, on ne parle plus de technique. En cela la seconde mi-temps a été exceptionnelle sur le plan mental. Alors que faire ? Il y a ces tests mensuels que

je veux instaurer et j'espère que les clubs seront d'accord. Cet été je vais organiser un rassemblement de 60 ou 70 joueurs qui seront encadrés par un staff de préparation physique très renforcé. On va tout expliquer aux joueurs et surtout leur mettre des cartes entre les mains. Depuis deux ans les Anglais sont en recherche d'excellence. Ils ont pratiquement chacun un préparateur physique personnel. Chez Dallaglio le résultat est sidérant. Il s'est affiné, il est infiniment plus tonique. C'est lui le premier qui va chercher Dourthe sur une attaque en deux temps à la 80' minute alors que l'on ne voit pas poindre un seul troisième ligne français à l'horizon !

Avez-vous évoqué la question de l'utilisation de la créatine ?

Je ne suis pas médecin. Partout ailleurs qu'en France c'est en vente libre et on fait même de la pub sur les produits. Tous les joueurs anglais l'utilisent. Si cela présente le moindre danger pour eux, je veux bien perdre tous les matches. Mais dans le cas contraire pourquoi pas ? Cela ferait partie simplement de la remise à niveau. C'est un débat que l'on devra avoir en prenant toutes les précautions scientifiques imaginables.

Cela ne fait pas tout...

Il y a d'abord le travail. La plupart des joueurs anglais s'enferment de 9 heures à midi dans des salles de musculation. Ce n'est pas un hasard si Lombard et Dominici sont les plus toniques. Ils s'entraînent deux fois par jour collectivement et y ajoutent un programme personnel. Il faut aussi des confrontations d'élite. Peu m'importe que ce soit à 20 ou à 40, si chaque match est important et si les joueurs

ne dépassent pas une trentaine de matches par an. Le rugby est un sport de combat. Il use. Et en plus là-dedans on devrait dégager un jour par semaine pour regrouper les internationaux. Je suis optimiste parce qu'il y a une volonté générale (Ligue et fédération) pour aller vers cette organisation plus rationnelle.

Woodward souhaite des confrontations plus nombreuses entre France et Angleterre...

On va se rencontrer bientôt à Paris. Il voudrait qu'il y ait quatre ou cinq matches France-Angleterre par an. C'est ensemble qu'on battra le Sud, m'a-t-il dit. Ils ont la plénitude physique, mais des lacunes dans l'approche du jeu. La preuve, samedi, avec un potentiel physique très supérieur les Anglais ont failli perdre. Ils ont un rugby d'usure, de destruction, c'est un choix. Le mien est plutôt celui de l'occupation du terrain, mais encore faut-il avoir la force de l'appliquer.

Propos recueillis par Michel Meunier (21 février 2000)

Maudite vidéo!

L'assistance vidéo, mise en place pour la première fois dans le Tournoi cette année-là, a logiquement privé les Français de deux essais.

On joue la 31' minute et les Français ont pris la main (13-10). Merceron transmet à Glas qui déchire le rideau défensif anglais avant de solliciter Dominici le long de la ligne de touche. Trente mètres de course rageuse et l'ailier parisien, l'arrière anglais sur le râble, aplatit en coin. Les Bleus exultent. Pas pour longtemps.

L'arbitre sud-africain Tappe Henning demande l'assistance vidéo. Pendant au moins cinq minutes, les images de l'essai contesté de Dominici défilent sur l'écran géant et suscitent, à chaque passage, les clameurs du public. Finalement, l'essai est refusé pour un tout petit morceau de chaussure qui a traîné sur la ligne de touche. Il n'y a aucune injustice dans cette décision et pas un joueur ne proteste.

AU TOUR DE GARBAJOSA

Soixante-troisième minute et on remet ça. Cette fois, le Quinze de la Rose a pris le match à son compte mais les Bleus sont encore dans le coup (27-19 pour l'Angleterre). Magne joue une pénalité à la main et balance une passe monumentale à Garbajosa. « Cad'deb » du centre français qui retrouve Dominici à l'intérieur. Plein gaz, « Domi » poursuit l'action sur 20 mètres et retrouve

Garbajosa à l'intérieur. Lui aussi parvient, en s'arrachant, à marquer en coin. A l'aile opposée, Bemat-Salles lève les bras au ciel. Son bonheur sera de courte durée. Cette fois-ci, c'est l'Irlandais David MacHugh, remplaçant de Tappe Henning juste après la pause, qui demande l'aide du responsable de la vidéo. La sentence est la même qu'en première période : l'essai est refusé.

Les deux fois, l'arbitre de touche n'avait rien signalé, et à chaque fois, c'est l'assistance vidéo, mise en place cette année dans le Toumou, qui aura décidé du sort des deux actions. Hier, la vidéo était un peu le seizième homme de l'équipe d'Angleterre qui, soyons juste, se serait quand même aisément imposée sans ce petit coup de pouce. Mais que les Bleus se consolent, un jour ou l'autre, elle jouera avec eux.

Olivier Plagnol (8 avril 2001)

Pool-Jones, agent 007

Contacté par Clive Woodward, qui en avait fait un international anglais en 1998, l'ancien troisième ligne du Stade Français (et de Biarritz) a joué malgré lui le rôle d'agent double.

Au téléphone, Richard Pool-Jones commence par demander des nouvelles de sa terre d'adoption : « Alors, comment va la vie dans le beau pays du Sud-Ouest ? » Mais quand vient le nom du sélectionneur anglais dans la conversation, le délicieux accent d'Oxford de l'ancien troisième ligne de Biarritz et du Stade Français ⁽¹⁾ rouille un peu plus son excellent français : « C'est une question piège ? » Dur métier que celui d'agent secret au service de sa gracieuse majesté...

Le malentendu est vite dissipé par ce jeune retraité des terrains. « Contrairement à ce qui a pu être dit ou écrit, je n'ai pas été "embauché" par Clive Woodward pour décortiquer la presse et le jeu français. J'ai toujours gardé de très bons rapports avec lui, alors quand il m'a contacté pour me demander quelques tuyaux, on s'est effectivement rencontrés. »

C'était il y a un mois (NDLR : en janvier 2003), à Paris. Pour la circonstance et en habitué des bonnes tables de la capitale, Pool-Jones en réserve une des plus réputées : « Nous sommes allés chez Guy Savoy ⁽²⁾, qui nous a reçu avec le maillot de l'équipe de France sur les épaules. C'était pour lui montrer ce qu'est la gastronomie à la française, sûrement. »

Mais dès avant ce rendez-vous, le plus français des internationaux anglais avait pris ses précautions : « J'ai tout de suite prévenu Bernard Laporte et Fabien Galthié de cette démarche. Fabien, on se connaît depuis douze ans. Et Bernard, plus que mon ancien coach au Stade Français, c'est un très bon ami. Les deux m'ont dit : "Pas de problèmes, vas-y. Mais ne lui dis pas tout !" »

Pris entre deux feux, « PJ » ? Entre amis et mère patrie, le coach qui le fit exploser en France et celui qui lui permit un jour d'être reconnu sur sa terre natale ? « J'ai beaucoup de respect pour l'un comme pour l'autre, ce sont deux entraîneurs que j'admire, à qui je dois beaucoup. » A Laporte, un (ou deux) Brennus; à Woodward, sa seule cape sous le maillot frappé de la rose, en juin 1998. Pour une défaite historique en Australie (76-0), où nombre de réservistes étaient partis encadrer des jeunes lors d'une tournée prévue fantoche et qui s'avéra fondatrice, puisque s'y révéla, notamment, un certain Jonny Wilkinson.

« JE SUIS RESTÉ INTÈGRE ».

« Clive ne m'a pas demandé de lui expliquer la tactique du XV de France. D'abord parce que je ne suis pas dans le saint des saints et que j'aurais du mal à lui donner les annonces en touches ! Et puis je ne suis pas un assez fin analyste de ce jeu pour donner des leçons à Laporte ou à Woodward. »

Alors, quel a été son rôle de consultant occasionnel ? « Je lui ai donné quelques indications sur les joueurs, parce que je les ai tous rencontrés en championnat. C'est sa logique, il veut toujours aller vers le détail ». Preuve que le sélectionneur anglais ne néglige rien, il a même voulu aller plus loin. « Il m'a posé certaines

questions auxquelles je n'ai pas répondu ». Exemple ? « Comment perturber Fabien Galthié ? Je ne pouvais pas faire ça, pas question ! Je ne voulais pas aller au-delà d'une certaine limite. » Une limite difficile à cerner pour un ressortissant anglais adopté par la France. Et réciproquement.

« Je n'ai rien fait de plus que ce que Cali(fano) ou Thomas (Castaignède) ont dû faire. Il m'arrive aussi de parler des Anglais avec Bernard. »

Justement, le sélectionneur français n'avait pas l'air plus surpris que cela, lundi, de ne pas voir Dallaglio titularisé... « Ah ! non ! Je n'avais aucune info sur l'équipe. Clive ne m'a rappelé qu'une ou deux fois depuis. Et je suis resté intègre dans cette histoire. » Même éventuellement étiqueté agent double avant le « crunch » de samedi, on peut rassurer Richard Pool-Jones : il a peu de chances d'être jugé pour haute trahison d'un côté ou de l'autre de la Manche. Les diplomates des deux pays ont d'autres sujets plus brûlants à régler entre eux.

(1) Finaliste du championnat de France avec le BO en 1992, il a ensuite touché par deux fois le Bouclier de Brennus avec le club parisien, en 1998 et 2000.

(2) Eminent restaurateur de la place et par ailleurs dirigeant historique du club de Bourgoin.

Jean-Pierre Dorian (14 février 2003)

Phénoménal Wilkinson !

Sa réussite au pied et une incroyable capacité à peser sur un match placent Jonny Wilkinson tout là-haut, parmi les stars. Et l' Angleterre sur la route du grand chelem.

Une regrettable erreur s'est glissée dans notre édition d'hier (NDLR : du 16 février 2003) : ce ne sont pas 80 points, mais seulement 79 que le n°10 prodige des Anglais a désormais inscrits aux Français en cinq confrontations. En vous priant d'accepter nos plus plates excuses pour pareil égarement, la plus grande indulgence vous est tout de même demandée. Jonny Wilkinson est un véritable record ambulant. Et il les multiplie tellement que même la machine à calculer a tendance à s'emballer face aux sidérantes statistiques de ce jeune homme d'à peine 24 ans.

Cette calculette coquine n'est d'ailleurs pas la seule à craquer : avec son minois de gendre idéal, l'unanimité est un mot trop faible pour qualifier l'état de grâce dans lequel baigne celui que le monde entier de l'ovale envie aux Anglais. Un saint anglican n'aurait pas droit à beaucoup plus d'égards au pays de Sa Gracieuse Majesté. « L'an passé, au Stade de France, il était sorti avant la fin du match et Serge Betsen avait été le héros français. Cette fois, c'est Betsen qui est sorti; notre star à nous, c'est Jonny... » Avec l'humour « so british » en sus, Lawrence Dallaglio a les mots justes pour dire combien les siens savent ce qu'ils doivent à leur métronome.

Et les Français ne sont pas en reste. Bernard Laporte le qualifie d'« impérial » ou encore de « merveille ». Et s'il ne dit pas à haute voix qu'en changeant de n°10 samedi soir, le résultat aurait été inversé, on croit lire dans ses pensées. Quant à son adjoint des lignes arrière, Bernard Viviès, il y va fort : « On ne sait jamais ce qu'il va faire : taper, donner, percer, il a une incroyable capacité à mobiliser les défenses. Pour moi, il est plus complet que Larkham (NDLR : l'ouvreur australien). Sans parler de son incroyable talent de buteur... C'est le meilleur au monde ! »

Le meilleur. Jonny Wilkinson n'a jamais voulu être autre chose. « C'est mon objectif depuis que je suis en âge de réfléchir. Je ne peux me permettre de ne pas y parvenir. » Arrogance ? Surtout pas ! Pour en arriver là, faire rêver les mômes du Royaume-Uni, truster les premières pages des magazines anglais et rafler les plus gros contrats de publicité dans le sillon du Quinze à la rose, le capitaine des Falcons de Newcastle a d'abord travaillé. Beaucoup.

Sans jamais perdre cette réputation de garçon modeste, brillant et réservé, que lui octroient tous ceux qui le côtoient. Ne raconte-t-on pas qu'il s'en va régulièrement buter le jour de Noël ? Il a même emmené son frère aîné, Mark (centre à Newcastle), pour une séance en nocturne, le soir du réveillon du premier de l'An 2001 ! Dernier sorti des vestiaires, samedi soir, il n'a pas risqué de tirer la couverture à lui, même s'il a volé sans le vouloir la vedette au vétéran Jason Leonard, dont les cent sélections n'ont pas pesé lourd face à ses 100 % de réussite. Il a donc argué de « difficultés dans l'expression collective », avant d'avouer un petit plaisir : « Disons que le match de l'an passé était dans ma mémoire et que je crois en avoir retenu les leçons. »

N'annonçait-il pas, ces jours derniers, dans les journaux anglais, « réfléchir beaucoup plus sur mes échecs et après un match raté que sur mes réussites » ? Cette semaine, il peut mettre ses neurones au repos. L'idôlatrie est telle qu'il a bien fallu se pincer, samedi après-midi, en regardant buter Shelley Rae, son homologue n° 10 de l'équipe féminine anglaise occupée à laminer les Françaises (57-0) en lever de rideau du « crunch » : le mimétisme est absolu (même si elle est droitère) dans cette manière si particulière qu'a Wilkinson de transformer en points tout ce qui passe !

Shelley a tout notre soutien, mais il va tout de même lui falloir du temps pour arriver au niveau de son modèle. Quelques heures plus tard, il a en effet régélé, installé (un rien en retrait) dans ce rôle de chef d'orchestre qui lui va comme un gant. Oú ses qualités naturelles s'expriment d'autant mieux qu'il a totale carte blanche. Et quand pareil stratège court vite, jouit d'appuis électriques, possède vitesse et longueur de passes d'un demi de mêlée (des deux côtés !), envoie des deux pieds des frappes d'une précision chirurgicale et plaque comme un troisième ligne, que faire ? Et comment s'étonner que le plus jeune international anglais de l'histoire (première cape à 18 ans et 314 jours) file vers une carrière sans équivalent ? Il n'a pas d'équivalent. Couvé par son mentor, Rob Andrew, le directeur du rugby de Newcastle (et son plus illustre prédécesseur au poste d'ouvreur du XV anglais), et son père, Phil, ancien troisième ligne et ex-courtier en assurances qui a cessé ses activités pour gérer ses intérêts, c'est à se demander qui pourra arrêter ce phénomène, en route vers des sommets jamais explorés. A part le Serge Betsen de France- Angleterre 2002, on ne voit pas grand monde.

Jean-Pierre Dorian (17 février 2003)

Laporte au tableau blanc

Depuis son arrivée en Bleu en 2000, c'est la nation que Bernard Laporte a le plus souvent rencontrée. Neuf tranches de vie racontées avec passion. Et respect.

Tout de suite, il s'est mis à compter sur ses doigts : « Voyons, 2000, 2001, etc... Oui, c'est ça : cinq défaites, quatre victoires. » La première question n'est pas encore tombée, déjà, l'index de la main gauche a négligemment remonté les lunettes sur le nez : Bernard Laporte est dans son match. Dans ses neuf France-Angleterre, précisément, dont il semble n'avoir oublié aucun détail.

Dire qu'il en parle avec admiration serait exagéré. Il n'y a pas plus de haine, ni de jalousie. « C'est simplement du respect. » Dimanche, il sait qu'il dirigera les siens pour égaliser à cinq partout. Un dixième épisode encore enflammé, record de Jacques Fouroux égalé... Mais avant cela, le coach des Bleus ouvre son best of du Crunch.

19 février 2000, Saint-Denis (Tournoi) : Angleterre bat France (15-9).

(rageur) « Celui-là, on doit le gagner. Il y a cette passe entre Lombard et Dominici, jugée en avant et qui nous vaut un essai refusé... Pfuu. C'est vrai que c'est aussi le début de la rivalité avec Clive (Woodward). Un mec, comment dire ? Vraiment

anglais ! Il a beaucoup joué la provocation au début, on ne se connaissait pas alors, mais on a fini par sympathiser ensuite. J'ai beaucoup de respect pour lui. »

7 avril 2001, Twickenham (Tournoi) : Angleterre bat France (48-19).

(les yeux au ciel) « Oulala, on avait chargé. On menait pourtant (NDLR : 16-13 à la pause), mais après, on explose comme des pop-corns. On prend deux essais consécutifs et sur les 25 dernières minutes, on morfle carrément... C'est la fin d'une génération, on change beaucoup de choses en suivant. »

2 mars 2002, Saint-Denis (Tournoi) : France bat Angleterre (20-15).

(précis) « C'est le troisième match du Tournoi; si on le gagne, on remporte la compétition. On sort d'un match de m... contre l'Italie et d'une victoire ric-rac à Cardiff. Ce match, c'est la consécration du travail accompli depuis deux ans. On mène 17-0 juste avant la pause, on les trimballe. Après, ils reviennent, mais dans mon esprit, c'est le match où on a été le plus en place, en phase. »

15 février 2003, Twickenham (Tournoi) : Angleterre bat France (25-17).

(évasif) « Mmouais, celui-là, c'est logique. Ils nous mènent largement et on revient sur la fin, sans les inquiéter. Ils nous dominent ce jour-là, rien à dire. »

30 août 2003, Marseille (amical) : France bat Angleterre (17-16).

(réfléchi) « Ils n'avaient pas la grosse équipe, mais dire l'équipe B, non. Tous avaient les "rateaux" en face, parce que Clive était en train de faire ses derniers choix. Nous, on fait un match correct, compact. Et on gagne, même d'un point, c'est toujours bon. Surtout à Marseille. »

6 septembre 2003, Twickenham (amical) : Angleterre bat France (45-14).

(agacé) « L'inverse du Vélodrome : c'est sensé être notre équipe-bis, mais on sent la différence entre nos deux équipes. On a vu des mecs décevants; même défensivement, on n'y a pas été. En face, il n'y avait que du lourd, c'était fort partout : les futurs world champions ! »

16 novembre 2003, Sydney (demi-finale mondiale) : Angleterre bat France (24-7).

(ferme) « Toujours la même sensation : ils n'ont rien fait, si ce n'est jouer sur nos fautes. Ils nous ont mis des chandelles, des drops, des pénalités, en usant à merveille des conditions et de la pluie. Nous, on marque un essai (de merde !), mais on n'est jamais sereins, avec notre jeu au pied approximatif. Surtout, on n'a jamais senti autant que ce jour-là leur masse. Ils étaient plus denses que nous; physiquement, ils en étaient même monstrueux. »

27 mars 2004, Saint-Denis (Tournoi) : France bat Angleterre (24-21).

(enthousiaste) « Le dernier match, il vaut cher : on gagne et c'est le grand chelem, ils nous battent, ils gagnent le Tournoi. On marque sur une "Angleterre" de Dim pour Imanol (NDLR : passe au pied de Yachvili pour Harinordoquy), Dim marque petit côté sur un exploit et enquille tout. On mène largement (21-0, 21-3 à la pause) et ils reviennent sur la fin. Un bon match, accompli. »

« 14 février 2005, Twickenham (Tournoi) : France bat Angleterre (18-17).

(pondéré) « Après le mauvais départ contre l'Ecosse, on y va remontés. Ils n'ont pas de réussite au pied, nous si, pour une fois. A l'arrivée, même si beaucoup ont dit qu'on ne le méritait pas, on les tape. Très solidaires, très costauds, on n'avait pas voulu céder là-bas. Et même si cette défaite avait embêté Andy Robinson, pour qui j'ai beaucoup de respect, c'est une victoire à Twickenham. Et elle avait été importante pour les gars. »

Jean-Pierre Dorian (10 mars 2006)

Twickenham est éternel

Où commencer l'histoire du stade de Twickenham qui a fêté son centenaire le 2 octobre 2009? Sans doute à ce lopin de terre, acheté en 1907, par un membre de la fédération anglaise (RFU), nommé B. Williams pour 5 772 livres, 12 shillings et 6 pence, malgré la farouche opposition des riverains et le scepticisme et les critiques d'une partie de la RFU.

Twickenham alors, était entouré par les fermes qui bordaient la Tamise toute proche, et ne ressemblait franchement pas à l'endroit que nous connaissons. Le stade avec ses imposantes tours de béton est aujourd'hui installé au milieu d'une des zones résidentielles les plus recherchées de l'Ouest londonien. A-t-il perdu son âme au fil de ses métamorphoses ? Certains le pensent. Récemment, Francis Baron, le directeur général de la RFU, envisageait de faire du stade un lieu de vie ouvert 24 heures sur 24 et sept jours sur sept et non plus seulement les jours de match. Twickenham (82 000 places) est devenu une machine à générer du cash. Et malgré la crise, force est de reconnaître que le public continue de venir dépenser son argent dans les bars et les boutiques du stade. Les romantiques parmi nous, soupirent en songeant aux barbecues d'antan organisés au milieu du parking. Les tentes des villages d'hospitalité de la RFU en ont pris possession mais les gens ne s'en soucient guère. Twickenham a traversé les époques, changé d'enveloppe mais les futures générations y trouveront elles aussi de jolis souvenirs.

Faire l'appel de ceux qui ont marqué l'histoire de ce lieu est impressionnant : Adrian Stoop, le Prince Richard Obolensky, auteur face aux Néo-Zélandais d'un essai resté dans la légende en 1936, Richard Sharp, Andy Hancock, Erica Roe. Et oui, cette chère Erica, première exhibitionniste à traverser la pelouse du « temple » à la mi-temps du match Angleterre-Australie en 1982. Il y a eu tellement de moments forts à Twickenham, des Grand Chelem perdus et gagnés, des réputations détruites ou magnifiées. Cela continuera. Et le plus grand match jamais disputé ici ? Sans l'ombre d'un doute, la demi-finale de la Coupe du monde 1999 entre la Nouvelle-Zélande et la France : 24 à 10 à la mi-temps pour les All Blacks, 43 à 31 au coup de sifflet final pour les Bleus. « Wonderful ! Merveilleux ! »

Micky Cleary, spécialiste du rugby au « Daily Telegraph » (février 2010)

Les 6 "crunch" d'Imanol

Le Basque Harinordoquy a affronté 11 fois l'Angleterre (5 victoires, 6 défaites), dont six dans le Tournoi des Six-Nations. Il nous fait revivre chaque jour l'un de ses six « Crunch ».

France-Angleterre 2002 (20-15).

« C'était ma deuxième sélection, et la première en numéro 8 puisque j'avais joué flanker contre les Gallois quinze jours plus tôt (victoire à Cardiff, 33-37). Je n'avais que 22 ans et je ne mesurais pas encore l'impact des propos qu'on pouvait tenir devant les journalistes avant les matches (il avait déclaré : "Je n'aime pas les Anglais", NDLR). Mes mots avaient été "bien" relayés par la presse... J'étais un petit coq fier, j'avais envie de montrer que j'étais là. J'étais tout content d'avoir une deuxième sélection, heureux de jouer aux côtés des Betsen, Magne, Brouzet, des mecs que je voyais à la télé, et contre des joueurs comme Martin Johnson.

Ce jour-là, je marque mon premier essai en équipe de France. Le ballon va de main en main, sur le côté gauche, je vois Tony Marsh qui rentre sa course, je le redouble et il me la relève. Je n'ai plus que quelques mètres à courir pour aller marquer. Je me souviens aussi d'une autre action, où Galthié me fait la passe. Je donne à Merceron, qui marque l'essai. Sur ce match, tout m'a souri. »

Angleterre - France 2003 (25-17).

« C'était mon premier match à Twickenham. Je me souviens d'avoir ressenti l'impression d'entrer dans l'antre du rugby, dans un temple, dans ce stade qui ressemblait à un énorme bunker. C'était impressionnant, avec une ambiance incroyable, quelque chose de très fort au moment de l'hymne anglais. " God save the Queen " à Twickenham, il n'y a rien à dire, ça secoue. »

« Du match en lui-même, en ouverture du Tournoi, je me rappelle qu'on s'était mélangé les pinceaux, qu'on avait fait les choses à l'envers. En face, c'était l'équipe d'Angleterre qui allait devenir championne du monde 2003, mais je ne l'avais pas vraiment senti sur le terrain. À aucun moment je n'ai eu la sensation, ce jour-là, que nous soyons particulièrement dépassés. »

« On allait affronter encore trois fois les Anglais la même année. En match de préparation, on les a battus (17-16) à Marseille, un match où on était très bien physiquement, puis on a perdu là-bas (45-14). Enfin, il y a eu cette demi-finale de Coupe du monde (défaite 24-7 à Sydney) où il pleuvait, où on a été pris à la gorge, impuissants. On était passés au rouleau compresseur. Une grande déception. »

France - Angleterre 2004 (24-21).

« Il y avait tellement de choses en jeu, dans ce match... Il y avait évidemment le Grand Chelem, puisque c'était le dernier match du Tournoi mais c'étaient aussi nos retrouvailles avec cette équipe d'Angleterre qui nous avait battus à Sydney en

demi-finale de Coupe du monde quatre mois plus tôt (défaite 24-7 le 16 novembre 2003). »

« En Australie, on avait vécu une expérience extraordinaire, avec un groupe formidable réuni pendant trois mois. Il s'était passé quelque chose de fort et la défaite en demie nous avait laissé un terrible goût d'inachevé. Après ça, quand on s'est retrouvé pour le Tournoi, avec quasiment la même équipe, on était archi-motivés. »

« Après ce qu'on avait vécu, ce n'était pas possible de se quitter comme ça : on avait envie de réussir un truc ensemble, de gagner quelque chose. Et pour ça, il fallait battre ces Anglais pour compléter le Grand Chelem. Il y avait beaucoup de motivation. On a pris le large au score très vite (21-3 à la mi-temps). Je me rappelle avoir marqué le premier essai sur une passe au pied du " Yach " (Dimitri Yachvili). C'est un truc qui marchait assez bien contre les Anglais, à l'époque... »

Angleterre - France 2007 (26-18).

« C'était un Tournoi d'avant-Coupe du monde, comme cette année. Je ne me souviens pas qu'on ait ressenti une forte attente populaire si tôt dans l'année, c'est venu plus tard, quand le Mondial approchait. Nous, on voulait juste gagner ce Tournoi, et on l'a fait même si tout n'était pas parfait.

« Je revenais juste en équipe de France après une longue traversée du désert. J'avais eu pas mal de blessures, ce qui fait qu'à chaque fois que j'avais été rappelé, je

n'avais pas beaucoup joué. J'avais été absent presque deux ans du groupe France (il avait seulement pris part à un match du Tournoi 2005 et à deux test-matches en 2006, NDLR). »

« À Twickenham, j'étais rentré la dernière demi-heure en remplacement de Sébastien Chabal et on avait perdu ce match. Mais j'avais retrouvé une place de titulaire en numéro 8 pour le match suivant contre l'Écosse, qu'on avait gagné (46-19), puis j'avais été retenu pour la Coupe du monde. »

« Les Anglais, on les a rejoués deux fois cette année-là. En match de préparation (victoire 22-9), puis dans cette fameuse demi-finale de la Coupe du monde 2007 (défaite 9-14). Contrairement à celle de 2003 où on avait été pris à la gorge, sur celle-là, ils n'étaient pas plus forts que nous. On a juste joué à l'envers et vécu une grosse frustration. »

Angleterre - France 2009 (34-10).

« Celui-là, c'était une belle roustes. Ce jour-là à Twickenham, on est passé complètement au travers et on ne s'y attendait pas du tout. Je crois qu'on pensait que ça allait être facile. Or, ça ne l'était pas... »

« Les Anglais, même quand ils n'ont plus grand-chose à jouer dans un Tournoi (cette année-là, c'est l'Irlande qui a gagné le Tournoi en réussissant le Grand Chelem, NDLR), ils se font toujours un honneur de nous battre. Et nous, on a toujours eu le don de les relancer quand ils n'étaient pas au mieux. Sur ce match,

on a complètement explosé collectivement. On a pris quatre essais en première mi-temps (il y avait 29-0 à la pause, NDLR). Même si on a réussi après à faire quelques bonnes choses en deuxième mi-temps, c'était beaucoup trop tard. »

« Cette défaite a provoqué à l'époque une grosse remise en question pour tout le monde. Cette semaine, on a revu quelques images, ce n'est pas mal de se remémorer ça. Il y a beaucoup de joueurs qui étaient déjà là en 2009 (12 sur 23)... Il faut s'en souvenir, parce que personne n'a envie de revivre un truc pareil. Personnellement, je considère qu'il fait partie de mes plus mauvais souvenirs en équipe de France. Mais pas le pire. Rien à voir avec la demi-finale de la Coupe du monde 2003, par exemple. »

France - Angleterre 2010 (12-10).

« Celui-là, il était épais ! Les Anglais avaient fait un mauvais Tournoi et même s'ils n'avaient plus rien à gagner, gagner à Paris pour le dernier match et nous priver du Grand Chelem suffisait à les motiver. Ça a été un gros match, très physique, très engagé. On avait pris un essai d'entrée inscrit par Foden et on est repassé devant par le pied (un drop de Trinh-Duc et quatre pénalités de Parra, tous en première mi-temps). »

« Quand Wilkinson est rentré en jeu en fin de match, qu'il a passé d'entrée une pénalité des 40 mètres en coin et qu'ils sont revenus à deux points, j'ai cru voir revenir les fantômes de Sydney (il fait allusion à la demi-finale de la Coupe du

monde 2003 perdue par les Bleus de Laporte contre l'Angleterre, NDLR). C'était ultra-chaud, il ne fallait pas dix minutes de plus... »

« On était vraiment heureux de réussir ce Grand Chelem, parce que c'était l'un des plus durs, l'un des plus costauds. Dans mon souvenir, il me semble qu'on avait eu un peu plus une impression de facilité en 2002 et en 2004 qu'en 2010. Et j'ai mieux ressenti la valeur de ce qu'on avait fait qu'en 2002, où je faisais mes débuts, où j'étais le petit jeune. »

« La première année, j'avais dit que je n'aimais pas les Anglais (« Sud Ouest » du lundi 21 février). Aujourd'hui, je dis plutôt : " Les Anglais ne m'aiment pas... et je le leur rends bien ". Neuf ans après mes débuts contre cette équipe, ça reste celle contre laquelle je déteste le plus perdre. »

Propos recueillis par Nicolas Espitalier (21 février 2011)

Philippe Saint-André : l'Angleterre et lui

De « l'essai du siècle » à Twickenham à son titre de champion avec Sale en passant par ses débuts d'entraîneur à Gloucester, l'Angleterre occupe une place à part dans le cœur du boss des Bleus.

De ses dix années passées à Gloucester puis à Sale, Philippe Saint-André a gardé « un anglais à deux centimes », un accent qui évoque celui de l'inspecteur Clouseau dans la « Panthère rose », un souvenir parfois ému du rôti dominical dans les pubs de campagne, mais aussi quelque chose de plus profond. Comme si l'Angleterre, entreprenante et pragmatique, avait offert « au petit gars de Romans », un cadre, une façon de valider, de valoriser aussi, sa propre approche du monde, méthodique et prudente. « Je suis un entraîneur made in England », plaisantait récemment Saint-André auprès de nos confrères britanniques. En fait, l'Angleterre n'aura pas seulement contribué à modeler le technicien et le manager, elle aura aussi marqué le joueur. Jeudi, nous l'avons invité à revisiter les moments forts de sa relation avec le « vieil ennemi ».

« Twickenham 1991

« Ma cinquième sélection, mon troisième match dans le tournoi. Je débarquais

dans une équipe de « monstres » : Blanco, Sella, Berbizier dont ce sera bizarrement le dernier match avec les Bleus. Cela reste un très grand souvenir. Je garde la sensation d'un match où les Anglais, très costauds devant, nous avaient privés de ballons mais où nous étions en permanence dangereux. Nous avons inscrit trois beaux essais et j'ai eu la chance d'être à la conclusion de ce que la presse a qualifié d'essai du siècle à Twickenham. »

« Et puis, je garde une autre anecdote en mémoire. Je partageais ma chambre avec Jean-Baptiste Lafond. La veille du match, il n'arrivait pas à dormir. Le docteur lui avait donné des somnifères. Le matin, j'étais arrivé en retard au rassemblement de l'équipe parce que je n'arrivais pas à le réveiller. »

Pretoria 1995

« Ma première victoire contre les Anglais (2 en 8 matches), c'est ce match pour la troisième place de la Coupe du monde. Jusque-là, leur génération exceptionnelle arrivait toujours à nous faire déjouer. Elle nous avait éliminés en quarts de finale en 1991. Cette équipe-là me fascinait. On les a donc enfin battus et j'ai eu le plaisir d'aller serrer la main de Will Carling, le capitaine, et de lui dire « Sorry good game » en souriant. Ensuite, pour la première fois, on a fait une énorme troisième mi-temps tous ensemble dans un petit bar de Pretoria. On s'est découvert, on a fumé le calumet de la paix. Depuis, je suis resté en bons termes avec Carling qui m'a envoyé un SMS cette semaine. »

Gloucester 1996-2002

« J'ai débarqué à Gloucester pour me relancer. Le club avait un nouveau président Tom Walkinshaw qui voulait changer le visage de ce club très anglais. J'avais été opéré des adducteurs et j'ai découvert la préparation physique à l'anglo-saxonne. Un enfer. Jusque-là, j'avais évité la musculation. Le matin, on se retrouvait à 7 heures, dans une église, pour soulever les barres.

J'étais à l'agonie. Entre les séances, j'allais me reposer dans une voiture que le club m'avait prêtée, en essayant d'écouter la radio française. C'était une remise en question complète. Mais le public m'a vite adopté. Il y a eu un derby contre Bristol où j'ai marqué deux essais. Cela a été le déclic. Tout à coup, j'ai entendu le public du « Shed » - la tribune populaire - entonner la Marseillaise pour moi. »

« Après dix-huit mois, Walkinshaw a viré l'entraîneur et m'a proposé de lui succéder. Au début, j'étais entraîneur-joueur. Mais pas longtemps. J'avais vis-à-vis des joueurs un niveau d'exigence que je ne pouvais plus tenir moi-même. J'ai fait venir Laurent Seigne et Bernard Faure pour la préparation physique. J'ai commencé à recruter, structurer. Nous avons réussi à terminer premiers de la saison régulière (2000), puis à faire une demi-finale de H Cup (2001). »

Sale 2005-2009

« Trois jours après mon éviction de Bourgoin, Brian Kennedy, le propriétaire de Sale m'a appelé. À chaque fois où presque que nous les avons affrontés avec

Gloucester, nous les avons battus. J'y suis parti avec beaucoup plus de certitudes. J'ai bâti un groupe avec des joueurs revanchards comme Sébastien Chabal ou Sébastien Bruno. Je suis devenu un directeur de rugby à l'Anglaise. J'ai appris à gérer un gros effectif, à travailler aussi avec la fédération qui envoyait des spécialistes pour optimiser le potentiel des joueurs internationaux. »

« En 2006, nous avons gagné la Conférence européenne et remporté le championnat en écrasant Leicester en finale. Ce que je retiendrai, c'est que l'on m'y a donné des objectifs à deux ou trois ans, et que l'on m'y a laissé une liberté de travail exceptionnelle. »

Arnaud David (10 mars 2012)

Richard Pool-Jones : *« On vous civilise »*

L'ancien flanker anglais de Biarritz et Paris, vice-président du Stade Français, livre son regard sur le « Crunch ». Avec sa mauvaise foi légendaire.

Vous avez déclaré un jour : « Pour nous, les Anglais, l'Afrique commence à Calais... »

(Il coupe) J'ai dit ça ? Qu'est-ce que j'ai été méchant ! Pour l'Afrique.

Vous aviez ajouté : «...mais l'Enfer commence parfois au Stade de France ». Ce sera le cas cet après-midi ?

Sur le papier, on peut le croire. Mais cette équipe anglaise a plus d'expérience qu'on ne le raconte. Les demis ont peu de sélections (3 chacun, NDLR) mais il n'y a pas que des débutants. Quant à l'entraîneur intérimaire, il a l'intention de signer un CDI... Cette équipe a la naïveté de croire qu'elle peut gagner, elle est sans bagage, donc dangereuse. Elle a failli battre les Gallois et pour certains, d'ailleurs, elle l'a fait.

Faites-vous allusion à l'essai refusé à Dave Strettle à la vidéo face au Pays de Galles ?

Nous sommes polis, nous ne contestons pas les décisions de l'arbitre. Si cela avait été un essai français, vous en parleriez tous les jours. Moi, je n'en parle pas...

Vous êtes en train d'en parler, là !

Pas du tout. C'est une illusion.

En tant qu'Anglais, avez-vous apprécié la Coupe du monde 2011 ?

Je l'ai vécue comme consultant de radio. Mes compatriotes nous ont donné de la matière pour faire de bonnes émissions. Pas toujours pour les bonnes raisons.

Avez-vous été consterné par le comportement de certains joueurs anglais ?

Non. J'ai été consterné par l'hypocrisie de toutes parts. On a pris des choses banales et on en a fait des tonnes. De cette Coupe du monde, je retiens surtout la finale et l'admirable troisième ligne française. Même si c'est l'ennemi intime, on ne peut qu'être admiratif devant ces combattants.

Le numéro 9 du Stade Français Julien Dupuy, sera titulaire aujourd'hui. Cela vous fait-il plaisir ?

Ça va au-delà de ça ! Il a beaucoup souffert au moment de sa suspension (23 semaines pour un mauvais geste en HCup fin 2009, NDLR). Il a payé son dû et, à force de travail, est revenu en équipe de France malgré la concurrence.

Qu'a appris Julien Dupuy de son passage à Leicester ?

C'est pareil pour tous les Français : quand vous venez en Angleterre, on vous civilise. Je ne dis pas qu'on vous apprend à jouer, vous risqueriez de mal le prendre.

Est-ce donc l'Angleterre qui a « civilisé » le sélectionneur français Philippe Saint-André ?

Oh, mais le Goret était déjà remarquablement civilisé par certains côtés... Son passage en Angleterre lui a apporté beaucoup. Si, par malheur, la France gagne, on y sera pour quelque chose.

Comment voyez-vous ce match ?

Serré. Le jeu au pied de déplacement de Beauxis et Dupuy pourra amener des

situations que les avants français sauront exploiter. Quant à l'équipe d'Angleterre, sa clef est au centre, avec Barritt et Tuilagi. Avec lui, vous avez beau savoir que ça va arriver, une fois sur le terrain, impossible de l'arrêter.

David Attoub sera encore le 23e homme, sans pour autant être avec son club. Qu'en pense son vice-président ?

On regrette son absence mais, malgré tout, c'est une récompense pour lui et pour le club, alors on ne râlera pas. Il apporte tant dans un groupe, que Saint-André doit être content de l'avoir pris.

Préférez-vous voir briller les internationaux du Stade Français ou triompher l'Angleterre ?

J'espère que Dupuy va faire le match de sa vie, que Papé aussi et que Attoub sera le meilleur porteur d'eau de la planète... Mais que l'Angleterre gagnera quand même. Enfin, je ne vais pas en faire trop, j'ai déjà gagné le gros lot au loto de la vie en naissant anglais...

Propos recueillis par Nicolas Espitalier (11 mars 2012)

*Pour toute remarque concernant cet ouvrage, écrivez à supplements@sudouest.fr.
Vous pouvez également contacter la Documentation du journal : doc@sudouest.fr*

*Édité par la SA de presse et d'édition du Sud-Ouest (SAPESO),
société anonyme à conseil d'administration au capital de 268 400 €.*

*Siège social : 23 quai des Queyries, 33094 Bordeaux Cedex. Tél. 05 35 31 31 31.
Président directeur général : Olivier Gerolami. Directeur général délégué, directeur de
la publication : Patrick Venries. Réalisation : Documentation du journal Sud Ouest
avec l'Agence de développement. Numéro de commission paritaire : CPPAP 0612K.
Dépôt légal : à parution. Photo de couverture : Laurent Theillet.*